
21



RIE FRANÇAISE

# BOUCHES-DU-RHONE

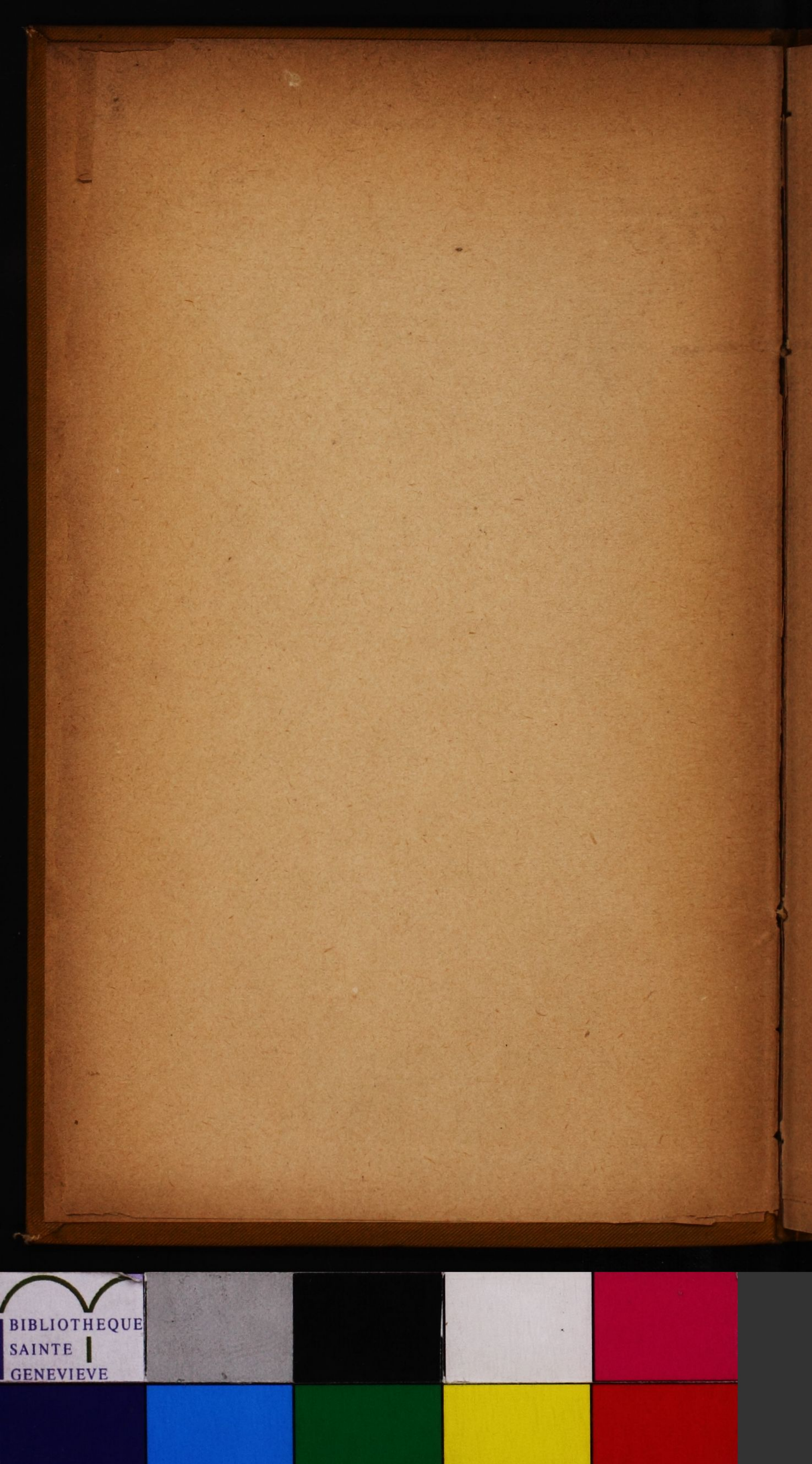
PAR

C. CAUSERET

PARIS

CUREL, GOUGIS & Cie


BIBLIOTHEQUE SAINTE-GENEVIEVE
D
910 01025029 7


BIBLIOTHEQUE
SAINTE
GENEVIEVE

BOUCHES-DU-RHONE

GALERIE FRANÇAISE

# BOUCHES-DU-RHONE

PAR

CHARLES CAUSERET

AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ, DOCTEUR ÈS LETTRES.
INSPECTEUR D'ACADÉMIE






PARIS
LIBRAIRIE DENTU
78, BOULEVARD SAINT-MICHEL

# BOUCHES-DU-RHONE

## (Chef-lieu : MARSEILLE)

Le département a une superficie territoriale de 506.921 hectares, divisés en 3 arrondissements, 29 cantons, 109 communes. Sa population est de 673.820 habitants ; il est compris dans la 26e conservation forestière.

*Commerce et Industrie :* Le commerce est très développé et s'étend dans le monde entier. Marseille est le premier port de France pour le commerce d'importation et d'exportation. L'industrie agricole est d'un grand rendement ; l'industrie manufacturière porte sur la fabrication des savons, des fruits confits, de l'huile d'olive, des produits chimiques, de la soude factice et de l'amidon ; l'élevage des chevaux, des bœufs et des bêtes à laine est considérable. L'exploitation des marais salants et les pêcheries occupent beaucoup de bras.

*Armée, Justice, Cultes :* Le département fait partie du 15e corps d'armée dont le quartier général est à Marseille et ses tribunaux sont du ressort de la Cour d'appel d'Aix. Marseille est le siège de l'évêché, suffragant de l'archevêché d'Aix.

*Instruction publique :* Les établissements universitaires dépendent de l'Académie d'Aix. Enseignement supérieur : Faculté de Droit et Faculté des Lettres à Aix, Faculté des Sciences et Ecole de Médecine et de Pharmacie de plein exercice à Marseille. Enseignement secondaire : Lycées à Marseille, à Aix ; Lycée de jeunes filles à Marseille ; collèges communaux d'Arles et de Tarascon ; collège de jeunes filles à Aix et cours secondaire à Arles. Enseignement primaire : Écoles normales d'instituteurs et d'institutrices à Aix. Ecoles primaires supérieures de garçons et de filles à Marseille. Il y a 428 écoles primaires publiques recevant 48.676 élèves de 6 à 13 ans. (196 de garçons, 190 de filles, 42 mixtes) et 55 écoles maternelles publiques (1). Sous le rapport de l'instruction des conscrits, le département occupe le 45e rang (93 conscrits, sur 100 savent lire). Il y a 266 bibliothèques scolaires, 176 caisses d'épargne scolaires et 53 caisses des écoles.

1. L'enseignement libre ou privé comprend :
13 Institutions secondaires laïques.
15 — — ecclésiastiques.
2 Séminaires.
459 Écoles primaires élémentaires (122 de garçons, 309 de filles, 28 mixtes).
85 Écoles maternelles.

# I. — LE PAYS ET LES GENS

Le département des Bouches-du-Rhône, qui a été formé de la partie occidentale de la Provence, a, sauf toutefois du côté du département du Var, des frontières naturelles : la Durance au Nord, sur une longueur de 96 kilomètres ; le Rhône à l'Ouest, sur une longueur de 84 kilomètres ; au Midi, la Mer méditerranée, sur près de 190 kilomètres.

Les côtes présentent deux aspects bien différents, selon qu'elles sont à l'Ouest ou à l'Est de Port de Bouc. Basses à l'Ouest, marécageuses et modifiées d'année en année par les dépôts limoneux du Rhône, elles se relèvent à l'Est, quelquefois atteignent à une hauteur de plusieurs centaines de mètres et sont découpées de nombreux ports et d'anses plus ou moins profondes que l'on désigne sous le nom de *Calanques*. La Ciotat, Cassis, Pormiou, Marseille, Carri-le-Rouet, Sausset, Port de Bouc et Saint-Louis, tels sont les ports que l'on rencontre depuis le golfe des Lèques jusqu'au golfe de Fos.

Le département des Bouches-du-Rhône présente à l'intérieur les mêmes différences que sur la côte maritime : il est, sur la plus grande partie de son étendue, hérissé de collines et de montagnes appartenant à cinq chaînes principales : les Alpines, la Trévaresse, Sainte-Victoire, la Sainte-Baume et l'Etoile, et présentant quelques points assez élevés : la Croix de Sainte-Victoire (963 mètres), le mont de Bretagne (1043 mètres), qui commande le bassin de Cuges, la tête de

Roussargues (860 mètres) au-dessus d'Aubagne et de Gémenos, le Pilon du Roi (712 mètres), l'Olympe (794 mètres) etc.

Entre le canal d'Arles et les communes d'Eyguières, de Salon, d'Istres et de Fos s'étend une longue plaine caillouteuse, de 35.000 hectares environ, la Crau. Jadis complètement inculte et propre seulement à la nourriture des moutons, elle est aujourd'hui défrichée en partie et, grâce aux canaux qui la sillonnent en tous sens (canaux de Crapponne, des Alpines, de Langlade et d'Istres), elle présente sur plusieurs points l'aspect d'une végétation puissante et riche.

Les alluvions du Rhône ont formé entre les deux branches principales de ce fleuve l'île de la Camargue, île remplie d'étangs et de marécages, coupée de canaux et de fossés et où paissent en liberté de nombreux troupeaux de moutons, des bêtes de trait, des taureaux sauvages destinés aux courses et des chevaux blancs, descendant, dit-on, de ceux que les Sarrasins ont laissés dans la contrée.

S'il est vrai que, dans le département des Bouches-du-Rhône, la température varie assez sensiblement d'un point à un autre, en raison de la différence, parfois considérable, des altitudes, on peut dire que le département tout entier est compris dans les contrées où règne le climat méditerranéen. La température moyenne est de 14° 30, supérieure de 4° 28 à celle de Paris et inférieure de 3c à celle de Rome.

La Durance et le mistral, que l'on regardait jadis comme les deux fléaux de la Provence, en sont devenus les bienfaiteurs et contribuent également à adoucir la température, comme aussi à en rendre moins brusques les variations.

Grâce aux nombreux canaux qui en sont dérivés et qui portent partout, avec la fraîcheur de leurs eaux, la fécondité et la vie, la Durance a singulièrement perdu de sa violence d'autrefois et, même à la suite de pluies torrentielles et de la fonte rapide des neiges, elle ne sort plus de ses rives. De même, la végétation qui, sur plusieurs points autrefois incultes et sauvages, devient d'année en année, plus vigoureuse et plus luxuriante, atténue les effets du mistral, en sorte que ce vent, jadis si redoutable, et parfois si désastreux, semble ne plus servir aujourd'hui qu'à purifier les parties basses du département qui, sans lui, seraient complètement insalubres et inhabitables.

Tel est, en raccourci, le pays qui a produit, dans presque toutes les branches de l'activité humaine, les grands hommes dont nous essayerons tout à l'heure de conter la vie. Les habitants d'une contrée si belle, si douce, à laquelle le soleil sourit presque constamment, doivent être et sont, en effet, vifs, actifs, alertes, d'humeur affable et liante, exubérante même, s'accommodant mal d'une existence casanière et confinée, aimant, au contraire, la vie au grand air, amoureux de la discussion et du beau langage, incapables de se plier au joug de l'autorité, très jaloux de leur indépendance et de leur liberté, et sachant, quand il le faut, mettre au service de leurs revendications toute la fougue de leur éloquence ; fiers, et à juste titre, de leur chère Provence, fiers aussi de cette patrie française qu'ils aiment d'un amour passionné et pour laquelle ils ont si souvent lutté, et quelquefois sont morts glorieusement.

---

## II. — SOLDATS ET MARINS

Parmi les soldats et marins qui ont pris naissance dans le département des Bouches-du-Rhône deux surtout méritent attention, le chevalier Claude Forbin et Pierre-André de Suffren. Nous dirons aussi un mot d'un soldat moins connu peut-être par ses faits de guerre que par des actes de généreuse philanthropie : nous voulons parler du chevalier Roze.

**Forbin** (1656-1733).

Né à Gardanne en 1656, Claude Forbin, d'abord chevalier, puis comte, se signala dans sa jeunesse par une conduite déréglée. Condamné à mort en 1678 par le parlement d'Aix à la suite d'un duel où il tua son adversaire, il obtint sa grâce et s'embarqua sur un des vaisseaux que l'amiral Jean d'Estrées conduisait en Amérique. Il servit ensuite sous les ordres de Duquesne et prit part aux deux expéditions de cet illustre amiral contre Alger.

Elevé au grade de lieutenant au retour de ces expéditions, Forbin eut l'honneur de commander en cette qualité la frégate qui conduisit à Lisbonne le marquis de Torci, envoyé par Louis XIV pour complimenter sur son avènement au trône don Pèdre de Bragance, frère et successeur d'Alphonse VI (1683). Deux ans après, on lui confia une mission plus honorable encore, celle d'armer et de commander les deux vaisseaux qui devaient ramener en Indo-Chine l'am-

bassadeur du roi de Siam et sa suite. Forbin eut à la cour de Siam un tel succès que le roi, pour le retenir, lui conféra le double titre d'amiral de sa flotte et de général de ses armées. Malgré la faveur dont il jouissait, Forbin ne tarda pas à trouver fort périlleux les honneurs dont on l'avait comblé : aussi saisit-il la première occasion qui s'offrit à lui pour retourner en France.

Rentré en France en 1688 et redevenu lieutenant de vaisseau, Forbin fut envoyé à cette escadre de Flandre qui, solidement établie dans le port de Dunkerque, donnait la chasse aux convois d'Angleterre et de Hollande et protégeait nos flottilles marchandes contre les croisières des deux nations ennemies. Jean Bart faisait partie de cette escadre.

Nous ne suivrons pas Forbin dans toutes les actions où il eut l'occasion de se signaler jusqu'à la paix de Ryswick (1697). Qu'il nous suffise de dire que son nom fut très souvent cité à côté de ceux de Jean Bart, de Nesmond et de Duguay-Trouin.

Au reste, il était aussi bon camarade qu'intrépide marin. Admis auprès de Louis XIV pour recevoir du puissant monarque le brevet de capitaine et une gratification, il vit qu'on paraissait oublier son vaillant compagnon, Jean-Bart, qui n'appartenait point comme lui à une famille titrée et blasonnée. Il ne permit pas qu'un tel nom fût passé sous silence : aussi, en recevant la récompense due à sa valeur, osa-t-il appeler l'attention du roi sur les services de son ami : « C'est trop juste, » dit Louis XIV et, se tournant vers Louvois, le roi ajouta : « Monsieur de Louvois, qu'il soit pris note de ce que vient de dire le chevalier de Forbin. Il a fait là une action géné-

reuse, et qui n'a pas assez d'exemples dans ma cour. »

Placé en 1702 à la tête de deux frégates chargées d'intercepter, dans la mer Adriatique, les secours que l'empereur d'Allemagne essayerait d'envoyer à l'armée du prince Eugène de Savoie, Forbin apprit que Venise, contrairement à ses engagements, agissait de connivence avec l'armée impériale, et il résolut de tirer vengeance de cette trahison. Sachant que les agents de l'empereur armaient secrètement dans le port de Venise un vaisseau anglais de cinquante canons, il met en mer, la nuit venue, deux chaloupes et son canot, y embarque cinquante hommes d'élite, leur donne un signe de ralliement, et part. A l'entrée du port, il rencontre un bateau de pêche, monté par deux hommes, leur fait demander par un Italien de son équipage des nouvelles du vaisseau anglais, ajoutant qu'il appartenait à son bord, et qu'ayant été surpris et dépouillé par les Français, il avait eu toutes les peines du monde à leur échapper. « Ah! le chien de Forbin! s'écrient les pêcheurs vénitiens, quand en serons-nous débarrassés? » Et en même temps ils indiquent au prétendu Anglais le vaisseau qu'il cherche. Forbin se dirige vers le navire, fait entrer quelques hommes par les sabords restés ouverts, saute lui-même, intrépide et la hache au poing, sur le tillac en criant : « Tue! tue! », va droit à la grand'chambre, où sont ordinairement les armes, étend à ses pieds tous ceux qui essaient de lui résister, se précipite vers la chambre du conseil, en fait voler la porte en éclats et oblige le capitaine à capituler. Il était maître du vaisseau. Il fait passer sur son canot tout l'équipage et, après s'être assuré

qu'il ne reste plus personne dans le navire, il y fait mettre le feu en trois endroits et s'éloigne.

Devenu maître du golfe par cet héroïque coup de main, Forbin va bombarder Trieste, où se font les armements destinés à l'armée impériale, obtient la capitulation de Fiume, rentre à Toulon, escorte, sur la fin de l'année 1703, une flotte marchande qui fait voile vers le Levant et reçoit, en 1704, le commandement de l'escadre de Flandre.

Pendant qu'il exerce ce commandement, il se signale par mille exploits et, à la suite d'un combat sanglant livré, le 12 mai 1707, contre un grand convoi d'Angleterre et où il capture vingt-deux bâtiments de guerre ou de commerce, il obtient, — ce qui était l'objet de son ambition, — le glorieux titre de chef d'escadre.

Chargé en 1708 de conduire en Ecosse le prétendant Jacques III, il échoue dans son entreprise, est disgracié, et se retire du service en 1719, âgé de cinquante-quatre ans seulement, mais vieux de renommée et de gloire.

Le beau ciel de Provence avait pour lui un charme particulier : aussi est-ce à Gardanne, dans le château de ses pères, qu'il va, libre de souci et affranchi de tout projet ambitieux, fixer sa résidence et jouir d'un repos noblement gagné. Il met à profit cette vie de loisir pour réunir les mémoires de sa vie maritime, lesquels fourniront à Reboulet et à Le Comte la matière d'un ouvrage substantiel et intéressant.

Forbin mourut en 1733.

**De Suffren** (1729-1788).

Pierre André de Suffren Saint-Tropez naquit au

château de Saint-Cannat, le 17 juillet 1729. Admis dans les gardes de la marine, au mois d'octobre 1743, il reçut l'ordre de s'embarquer à Toulon sur le *Solide*, un des dix-sept vaisseaux que le Cabinet de Versailles armait dans ce port sous le commandement du chevalier de Court, et qui, réunis aux seize vaisseaux



espagnols commandés par dom José de Navarro, allaient avoir à combattre l'escadre anglaise aux ordres de l'amiral Mathews et forte de quarante-cinq vaisseaux de ligne. La rencontre eut lieu non loin des îles d'Hyères : le jeune de Suffren reçut dans cette affaire le baptême du feu et y donna de nombreuses preuves de son intrépidité et de sa bravoure.

Nommé quelques années plus tard enseigne de vaisseau, il prit part au combat de Belle-Isle (1747), célèbre par l'héroïque résistance du *Tonnant*, que le brave chef d'escadre, L'Etuendère, disputa toute une journée et arracha à la poursuite acharnée d'une flotte anglaise. Fait prisonnier, Suffren fut conduit en Angleterre et y resta jusqu'au traité d'Aix-la-Chapelle.

Pour échapper à l'inaction à laquelle la paix le condamne, de Suffren se rend à Malte, se fait admettre au nombre des chevaliers et, conformément aux prescriptions de cet ordre, se bat contre les Barbaresques.

Revenu à Toulon vers la fin de 1754, il sollicite et obtient la faveur de s'embarquer à bord du *Dauphin-Royal*, prend part, en qualité de lieutenant de vaisseau, au siège de Mahon, est promu au grade de capitaine de frégate (1767), puis de capitaine de vaisseau (1772), prend à Toulon, en 1774, le commandement de la *Mignonne*, de vingt-six canons de huit, et fait successivement avec cette frégate deux croisières dans les mers du Levant.

La guerre de l'Indépendace des Etats-Unis d'Amérique lui fournit une nouvelle occasion de se distinguer : appelé au commandement du *Fantasque*, sous les ordres du comte d'Estaing, il se signale dans plusieurs combats et, notamment, dans celui de l'île de la Grenade, où il était chef de file de l'escadre, et reçoit, pour sa belle conduite, une pension de quinze cents livres (1er juillet 1780).

En 1781, Suffren est, sur les indications du comte d'Estaing, choisi pour soutenir la colonie hollandaise du Cap contre les entreprises de l'amiral anglais Johnston. Arrivé aux îles portugaises du cap Vert, il

apprend que l'escadre anglaise est mouillée dans la baie de la Praya, devant San-Jago. Il se décide à l'attaquer, se détache de sa division, monté sur le *Héros*, vaisseau de soixante-quatorze canons, et suivi de deux autres vaisseaux seulement. Il était dix heures du matin: c'était l'heure où, selon toute vraisemblance, la moitié des équipages devait être à terre. Il pénètre dans la baie, passe fièrement à travers une multitude de navires qu'il crible de boulets pendant plus d'une heure, jette le désordre et la consternation dans la flotte, résiste vaillamment avec ses trois vaisseaux plus ou moins endommagés aux attaques des ennemis, sort de la baie aussi fièrement qu'il y était entré et reprend la route du Cap, gagnant sur son adversaire l'avance que celui-ci avait eue tout d'abord sur lui.

L'amiral anglais ne peut supporter l'affront qui vient de lui être fait et, malgré l'état où se trouvaient réduits plusieurs de ses vaisseaux, il se décide à poursuivre son audacieux agresseur. Dès que Suffren voit la flotte anglaise sous voiles: « Point de manœuvres honteuses! » s'écrie-t-il, et il ordonne de former tout de suite la ligne du combat. Cette ferme contenance en impose à Johnston, qui juge prudent de rentrer dans la baie de la Praya.

Suffren, débarrassé des Anglais, ne songe plus qu'à se rendre en toute hâte vers le Cap, l'objet principal de sa mission étant de protéger et de sauver cette colonie, dont la perte aurait eu une fâcheuse influence sur nos affaires de l'Inde; puis il rallie à l'Ile de France l'escadre du comte d'Orves qui se trouve ainsi portée à douze vaisseaux de ligne, et reçoit de l'amiral malade l'ordre de prendre le com-

mandement de la flotte et de faire voile vers les rivages indiens.

Le comte d'Orves ne peut arriver au but du voyage; la maladie fait de rapides progrès durant la traversée, et il meurt au moment où il atteint la côte de Coromandel (février 1782). De Suffren, qui jusque-là commandait sous son autorité, prend le commandement effectif de l'escadre et pousse vigoureusement les opérations: « Celui qui était l'âme de l'armée, dit M. Léon Guérin, en devint la tête, et le mouvement désormais suivit la pensée avec le plus bel ensemble et la plus admirable activité. »

Dès le 15 février, Suffren se présente devant Madras pour provoquer l'escadre anglaise forte de dix vaisseaux et commandée par un homme bien connu pour son habileté et pour sa bravoure, sir Edouard Hughes, oblige l'amiral anglais à se battre, le déloge ainsi de la position inexpugnable qu'il occupe dans les forts de Madras et, pendant que sir Hughes regagne l'île de Ceylan pour réparer ses navires, il marche sur Pondichéry, notre principal établissement sur la côte de Coromandel, mais dont le fort était tombé depuis plusieurs mois au pouvoir des Anglais, débarque à Porto-Novo les troupes de terre qu'il avait à bord et qui étaient destinées à renforcer la garnison de Pondichéry, traite avec le régent du royaume de Mysore, Haider-Ali-Kan, apprend que les troupes françaises qu'il a déposées sur la côte ont pris le fort de Gondelour, un des points les plus importants de cette côte et se met à la recherche de sir Edouard Hughes. Les deux flottes se rencontrent le 12 avril 1782 à l'est de l'île de Ceylan. Mais l'action reste indécise, et les deux adversaires se retirent, Sir

Hughes dans la baie de Trinquemale, Suffren à Gondelour.

Cependant Suffren apprend que l'escadre anglaise s'est éloignée de Trinquemale : il quitte aussitôt Gondelour, pénètre dans la rade, descend à terre, fait élever de nouvelles batteries, construit des retranchements et, neuf jours après, reçoit la capitulation des deux forts qui dominent la baie (30 août 1782). Trois jours après, on signale au large l'escadre de sir Edouard Hughes : « Nous avons le mouillage, s'écrie Suffren ; il nous faut maintenant la flotte ! » Mais l'amiral anglais vire de bord et s'éloigne. Suffren le poursuit, l'atteint, et engage immédiatement la bataille, sans attendre que tous ses vaisseaux soient en ligne. La lutte, dans ces conditions, était inégale et périlleuse. Trois vaisseaux, le *Héros*, commandé par l'amiral, l'*Illustre* et l'*Ajax*, soutiennent longtemps tout le poids du combat. Jamais Suffren ne montra pareille activité ni pareil courage. « Presque toute la mâture de son vaisseau avait croulé, dit un de nos historiens maritimes ; il s'aperçoit, aux cris de joie de l'armée ennemie, que son pavillon de commandement est abattu. « Des pavil-
« lons ! s'écrie-t-il alors avec une sorte de délire ; des
« pavillons ! Qu'on en mette partout ! Que l'on en
« couvre mon vaisseau ! » Cette rage héroïque fait son salut. La longue résistance qu'il oppose aux vaisseaux anglais donne à ses navires le temps de le rejoindre ; puis la nuit vient et fait cesser le combat.

Une année se passe sans que les deux adversaires en viennent de nouveau aux prises ; mais l'amiral anglais ayant essayé, en juin 1783, de reprendre Gondelour, de Suffren se porte de ce côté avec toute sa

flotte, et l'oblige à s'éloigner. Peu de jours après on reçut la nouvelle que les préliminaires de la paix avaient été signés à Versailles depuis plus de quatre mois. A ce message était joint l'ordre de cesser immédiatement toute hostilité sur la mer et sur le continent indien.

Rentré en France en mars 1784 après une absence de trois ans, de Suffren y fut comblé d'honneurs. On frappa à son effigie une médaille où sa longue et glorieuse expédition était résumée en quelques mots : *Le Cap protégé. Trinquemale pris. Gondelour délivré. L'Inde défendue. Six combats glorieux.* Louis XVI le nomma chevalier de ses ordres et créa tout exprès pour lui une cinquième charge de vice-amiral de France. De son côté, la Hollande ne se montra pas ingrate envers Suffren : les Etats généraux lui décernèrent une médaille commémorative des services qu'il leur avait rendus au Cap et dans la mer des Indes, et décidèrent que son buste serait placé dans la salle de leurs délibérations à côté de ceux de Ruyter et de Tromp. Suffren mourut en 1788, âgé de soixante-deux ans.

**Le chevalier Roze** (1671-1733).

Né à Marseille le 15 février 1671, au sein d'une famille de commerçants, Nicolas Roze embrassa d'abord la profession de ses parents et se rendit, en 1696, à Alicante (Espagne), pour y gérer un établissement commercial que son frère aîné y avait fondé. Mais le négoce n'avait pour lui qu'un médiocre intérêt : il brûlait du désir de se signaler sur un autre terrain et d'y donner la mesure de son activité et

de son intelligence. La guerre de 1704 lui en fournit l'occasion.

Epousant la cause de Philippe V d'Espagne qu'il savait être celle de la France, il lève à ses frais deux compagnies, l'une d'infanterie, l'autre de cavalerie, sort d'Alicante que l'on dit être menacée d'un siège, repousse les ennemis; puis, incapable de tenir campagne contre des forces de beaucoup supérieures aux siennes, il rentre dans la ville et reçoit du comte de Mahoni, qui en avait le commandement, la mission de défendre le château.

La ville prise, le comte de Mahoni est obligé de s'enfermer lui-même dans le château et, aidé de Roze, il s'y défend vaillamment pendant plus de trois mois et attend que les vivres lui manquent tout à fait pour accepter une honorable capitulation.

Mandé à Versailles, où l'avaient précédé des rapports élogieux envoyés sur son compte par son chef et par le roi d'Espagne lui-même, il reçoit des mains de Louis XIV une gratification de dix mille livres et la croix de l'ordre hospitalier et militaire de Saint-Lazare, puis, après de nouveaux exploits accomplis en Espagne, il est appelé au consulat de Modon, ville de la Messénie (1717).

Pendant les trois années qu'il passa dans ce port, la peste y fit d'affreux ravages et ne s'éteignit un instant que pour se rallumer avec plus de force. Roze mit à combattre le fléau toute son énergie, et il acquit dans cette lutte une expérience dont il devait bientôt, hélas! faire profiter ses compatriotes.

Rappelé à Marseille par des affaires de famille, il y entre presque en même temps que le navire qui apporte de Syrie le germe de la contagion dont cette

ville va être la proie. Sans prendre le temps de s'occuper des affaires qui l'appellent dans sa ville natale, il va offrir ses services au gouverneur, le marquis de Pilles, et aux échevins Estelle, Moustier, Audimar et Dieudé dont l'intrépidité et le dévouement sont au-dessus de toute louange. On l'accueille avec empressement et, tandis qu'on divise la ville en cent cinquante sections confiées à la vigilance et à la sollicitude de cent cinquante citoyens, on le nomme seul commissaire du quartier de *Rive-Neuve*, depuis l'arsenal jusqu'à l'abbaye de Saint-Victor. On n'avait, en lui remettant un aussi important service, pas trop présumé de ses forces. Retrouvant en face du fléau le courage et le sang-froid dont il a si souvent donné la preuve sur le champ de bataille, il établit à ses frais un hôpital où sont reçus les pestiférés, il surveille les distributions de secours, fait ouvrir des fosses dans les champs voisins et préside lui-même aux inhumations.

Cependant le mal ne fait qu'empirer; la faim consume ceux que le fléau a épargnés ; les places publiques, les rues, les vaisseaux regorgent de cadavres, et l'on manque de fosses et de bras pour la sépulture. Un quartier surtout est encombré de cadavres dont le nombre est évalué à plus de deux mille, véritable foyer d'infection pour la ville tout entière; c'est l'esplanade de la Tourrette qui s'étend du fort Saint-Jean à l'église de la Major. Personne n'osait en approcher. Le chevalier Roze, toujours le premier quand il s'agit d'une mission périlleuse, aperçoit, en visitant le rempart qui borde l'esplanade, du côté de la mer, deux antiques bastions, reconnaît qu'ils sont creux et se décide à en faire deux immenses tombeaux. « A la tête de cent forçats et d'une compagnie de soldats

de galères, le chevalier Rose marche vers la Tourrette. Arrivé sur la place de *Lenche* dont les approches sont déjà repoussantes, il fait arrêter sa troupe, lui distribue du vin, en boit lui-même sur son chapeau, et s'avance. Il n'a point dissimulé tout ce que l'expédition demande de courage. On s'effraie pourtant à l'aspect du champ de mort; et peut-être reculerait-on si l'intrépide chevalier ne mettait d'abord la main à l'œuvre. Il descend de cheval et prend lui-même par la jambe le premier corps étendu sous ses pas. A cette vue, tous les cœurs sont raffermis. Il fait ceindre la tête des forçats de mouchoirs trempés dans du vinaigre, les excite à cette sorte d'assaut, et les place si habilement qu'en peu de moments tous les cadavres sont précipités dans les bastions qu'il fait aussitôt couvrir de chaux vive et de terre (1). »

Cet acte, qui a inspiré deux peintres célèbres, Jean François de Troy et Paulin Guérin, suffirait, à lui seul, à honorer un homme, mais il n'est qu'un épisode de la vie du chevalier Roze, vie faite de courage, d'intrépidité et d'abnégation.

Roze mourut le 2 septembre 1733.

---

## III. — ÉCRIVAINS

Si le département des Bouches-du-Rhône a produit peu de généraux, il a donné naissance à un grand

1. Le chevalier Roze, par Paul Autran, secrétaire perpétuel de l'Académie de Marseille.

nombre d'écrivains. La poésie dramatique et l'histoire, l'éloquence et la poésie lyrique, la philosophie et la satire, en un mot, presque tous les genres littéraires comptent dans les Bouches-du-Rhône plusieurs représentants, dont quelques-uns illustres. A côté de Brueys et de Lantier, auteurs de comédies estimables, brillent deux historiens : l'un de très grand talent, Mignet ; l'autre, moins distingué sans doute, mais qui n'est pas sans valeur, Famin ; nous ne parlons pas de Thiers, historien de premier ordre, mais dont la place est plutôt dans la galerie des hommes d'Etat. De même, à côté d'un orateur religieux, qui peut-être est aujourd'hui un peu déchu de son ancienne gloire, mais qui, durant plusieurs années, a occupé la France de ses triomphes oratoires, à côté de Mascaron, on cite des romanciers et des poètes qui, comme d'Urfé et Autran, ont, avec un rare bonheur, célébré les douceurs de la vie champêtre et les beautés de la nature. Si la philosophie morale se réclame de Vauvenargues, la satire politique valut à Méry une réputation qui s'accrut encore du succès qu'il obtint comme auteur de nouvelles, de romans et même de pièces de théâtre. Enfin c'est dans un petit port de mer des Bouches-du-Rhône que naquit l'abbé Barthélemy, l'auteur célèbre du *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*.

**D'Urfé** (1567-1625).

Honoré d'Urfé naquit, en 1567, à Marseille, d'une ancienne et illustre famille du Forez. Entraîné dans le parti de la Ligue, il montra du courage sur le champ de bataille et de l'habileté dans les négocia-

tions dont il fut chargé en Savoie et à Venise. Il passa la dernière partie de sa vie dans la retraite aux environs de Nice et y composa le célèbre roman pastoral, *Astrée*, qui obtint un si complet succès et fut traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. D'Urfé mourut en 1625.

**Mascaron** (1634-1703).

Né à Marseille, le 14 mars 1634, d'un avocat distingué du parlement de Provence et de Catherine de Pansier, femme aussi remarquable par ses vertus que par sa beauté, Jules de Mascaron fit ses études, à Marseille, au collège de l'Oratoire, sous la réserve de la théologie qu'il étudia à Saumur.

Entré dans la congrégation de l'Oratoire, en 1660, il fit ses débuts à Angers, en 1663, dans la carrière de la prédication et y acquit bientôt une brillante renommée. Plusieurs grandes villes exprimèrent le désir de l'entendre, et, dès 1666, il fut mandé à la Cour pour y prêcher l'Avent. En 1669, il prêcha le carême, et le succès qu'il obtint dépassa toute espérance. Il mit le comble à sa réputation par les oraisons funèbres de Henriette d'Angleterre et du duc de Beaufort (1670) et fut appelé, en 1671, à l'évêché de Tulle.

Il était depuis quelques années à la tête de ce diocèse quand il prononça l'oraison funèbre de Turenne que l'on regarde comme son chef-d'œuvre : « M. de Tulle, écrivait M^me^ de Sévigné à sa fille, le 6 novembre 1675, a surpassé tout ce qu'on espérait de lui dans l'oraison funèbre de M. de Turenne, c'est une action pour l'immortalité. » Et le 10 novembre 1676 elle

écrivait ce qui suit : « On ne parle que de cette admirable oraison funèbre de M. de Tulle, il n'y a qu'un cri d'admiration sur cette action. Cela fut traité divinement. »

Le diocèse d'Agen, à la tête duquel Mascaron fut placé en 1678, comptait un très grand nombre de calvinistes; il réussit à y faire de nombreuses conversions. Il prêcha encore plusieurs fois à la Cour en 1683, 1684 et 1694 et mourut en 1703, pleuré de tout son diocèse.

**Brueys** (1640-1723).

Brueys (David-Augustin de), théologien et écrivain dramatique, né à Aix en 1640, mort en 1723, se livra d'abord au barreau. Zélé protestant, il eut pour les questions de controverse religieuse un goût marqué, et y acquit bientôt une telle réputation que le Consistoire de Montpellier le choisit pour répondre à l'*Exposition de la doctrine catholique de Bossuet*. Mais la lutte était inégale. Bossuet le réfuta si bien qu'il le convertit.

Devenu catholique. Brueys, peu de temps après, entra dans les ordres et combattit son ancienne religion avec autant de zèle qu'il en avait mis jadis à la défendre. Toutefois, si nombreux que soient ses écrits de controverse (ils ne forment pas moins de dix volumes), Brueys serait sans doute oublié si, mêlant au sacré le profane, il n'avait pas composé, soit seul, soit en société avec Palaprat, son compatriote et son ami, plusieurs comédies qui eurent du succès, *le Grondeur* (1691), *le Muet* (1691), *l'Important de Cour* (1693), *le Sot toujours sot* (1693), et surtout l'*Avocat*

*Patelin* (1706), pièce tirée d'une ancienne farce datant du règne de Charles VI.

**Vauvenargues** (1715-1747).

Luc de Clapiers, marquis de Vauvenargues, issu d'une noble et ancienne famille de Provence, naquit à Aix le 6 août 1715. Entré à dix-sept ans, avec le grade de sous-lieutenant, dans le régiment du roi, il fit ses premières armes en Italie, dans la campagne de 1734, et fit partie, sept ans plus tard, de l'armée qu'on envoya en Allemagne et qui pénétra jusqu'en Bohême.

On sait tout ce que les troupes françaises eurent à souffrir durant cette guerre *de la Succession*, et surtout dans la mémorable retraite de Prague (décembre 1742). D'une constitution délicate, Vauvenargues endura de si vives souffrances et contracta de telles infirmités qu'il fut obligé de quitter l'armée.

Incapable désormais de mettre son épée au service du roi, il résolut de le servir dans la carrière diplomatique. Les lettres qu'il écrivit au roi et au ministre des Affaires étrangères restèrent sans réponse. Il en adressa une seconde au ministre: « Je suis, écrivait-il, sensiblement touché que la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire, et celle que j'ai pris la liberté de vous adresser pour le roi n'aient pu attirer votre attention. Il n'est pas surprenant peut-être qu'un ministre si occupé ne trouve pas le temps d'examiner de pareilles lettres ; mais, monseigneur, me permettrez-vous de vous dire que c'est cette impossibilité morale où se trouve un gentilhomme qui n'a que du zèle, de parvenir jusqu'à son maître, qui fait le décou-

ragement que l'on remarque dans la noblesse des provinces, et qui éteint toute émulation ? J'ai passé, monseigneur, toute ma jeunesse loin des distractions du monde pour tâcher de me rendre capable des emplois où j'ai cru que mon caractère m'appelait et j'osais penser qu'une volonté si laborieuse me mettrait au moins au niveau de ceux qui attendent toute leur fortune de leurs intrigues et de leurs plaisirs. »

Cette lettre, si digne et si fière, valut à Vauvenargues une réponse avec la promesse d'un emploi aussitôt que l'occasion se présenterait ; mais un triste accident vint contrarier ses projets : il fut, en effet, peu de temps après, atteint d'une petite vérole maligne qui le défigura et le laissa dans un état d'infirmité continuelle et sans remède.

Toutes les fonctions publiques lui étant dès lors interdites, Vauvenargues se livra tout entier à l'étude des lettres et s'occupa à revoir et à mettre en ordre les réflexions qu'il avait jetées sur le papier dans les loisirs d'une vie si agitée. Le résultat de ces études fut l'apparition, en 1746, de son *Introduction à la connaissance de l'esprit humain*, ouvrage dont Voltaire a dit « qu'il n'en connaissait guère de plus capable de former une âme bien née et digne d'être instruite ».

Vauvenargues, après avoir langui plusieurs années dans un état de souffrance qui paraissait défier tout remède, s'éteignit doucement en 1747, entouré de quelques amis dévoués.

Marmontel, qui dut à Voltaire de le connaître, célèbre en termes émus le charme de son commerce et de ses entretiens. « Vauvenargues, dit-il, connaissait le monde et ne le méprisait point. Ami des

hommes, il mettait le vice au rang des malheurs, et la pitié tenait dans son cœur la place de l'indignation et de la haine. Jamais l'art et la politique n'ont eu sur les esprits autant d'empire que lui en donnaient la bonté de son naturel et la douceur de son éloquence. Il avait toujours raison et personne n'en était humilié. L'affabilité de l'ami faisait aimer en lui la supériorité du maître. »

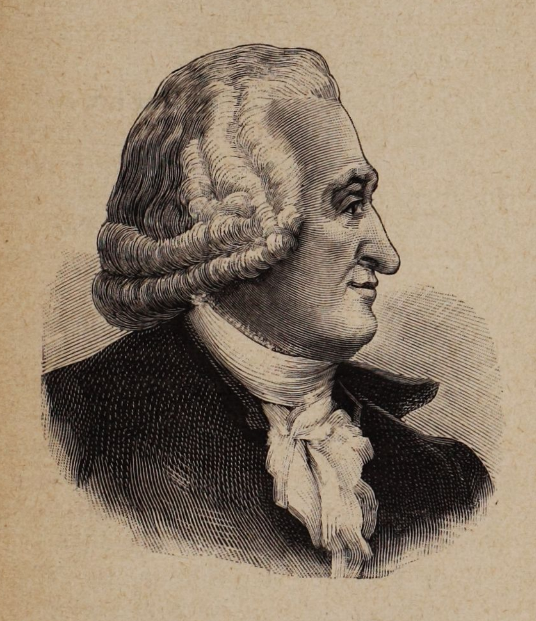
L'écrivain n'était pas moins estimable que l'homme. Suard, dans son étude sur Vauvenargues, vante le mérite de son style « naturel dans l'expression, fort seulement par les combinaisons de la pensée, vif de raisonnement, touchant de conviction, animé moins par les images qui embellissent la raison que par le sentiment qui la persuade ».

**Barthélemy** (1716-1795).

Jean-Jacques Barthélemy naquit à Cassis, le 20 janvier 1716. Il perdit, à l'âge de quatre ans, sa mère, Madeleine Rastit. C'était une femme aimable, spirituelle et sérieuse. Il n'eut pas le bonheur de profiter de ses exemples, mais il eut plus d'une fois la douceur de la pleurer : « Mon père, dit Barthélemy dans ses *Mémoires*, me prenait chaque jour, soir et matin, par la main, pendant un séjour que nous fîmes à la campagne, et me menait dans un endroit solitaire : là il me faisait asseoir auprès de lui, fondait en larmes, et m'exhortait à pleurer la plus tendre des mères. Je pleurais, et je soulageais ma douleur. »

Entré, à l'âge de douze ans, au collège de l'Oratoire à Marseille, où il suivit les leçons d'un savant distingué et d'un brillant prédicateur, le Père Ray-

naud, il quitta cette maison d'éducation et passa chez les Jésuites pour y suivre les cours de philosophie et de théologie. La science de ses nouveaux maîtres n'était point, si on l'en croit, irréprochable. Dans le cours de philosophie, dit-il, « le professeur, voulant



nous donner une idée du cube, après s'être bien tourmenté sans réussir, prit son bonnet à trois cornes et nous dit : Voilà un cube. »

Au sortir du séminaire lazariste de Marseille, où il resta quelques années, et qu'il quitta avec le titre d'abbé, le jeune Barthélemy renonça au projet qu'il avait formé lui-même d'entrer dans le ministère ecclésiastique et séjourna quelques mois à Aubagne,

chez son frère, « au sein d'une famille qu'il adorait, dans une petite société de gens très aimables, où l'on faisait, soit à la ville, soit à la campagne, des lectures et des concerts. » Il allait par intervalle à Marseille revoir quelques membres de l'Académie de cette ville avec lesquels il avait des relations, et notamment l'abbé Fournier, chanoine de Saint-Victor, et le savant numismate, M. de Cary.

Cependant, si douce qu'elle fût pour lui, cette existence ne pouvait se prolonger plus longtemps : il n'avait point d'état ; la famille de son frère augmentait, et il pouvait lui être un jour à charge.

Tout le monde lui conseillait d'aller à Paris. Il s'y rendit, muni de nombreuses lettres de recommandation et, grâce aux bons offices de M. de Boze, garde des médailles du roi et membre de l'Académie française, il fut attaché, en qualité d'adjoint, au cabinet des médailles et, à la mort de son protecteur, il le remplaça dans ses fonctions (1753).

Barthélemy enrichit de nombreuses acquisitions le musée qui lui était confié et, en 1755, entreprit, aux frais du gouvernement, un voyage en Italie avec son ami, le président de Cotte, et visita avec lui les ruines de Pompéi, de Paestum et d'Herculanum. C'est au cours de ce voyage qu'il vit pour la première fois M. de Choiseul, alors ambassadeur de France, et M$^{me}$ de Choiseul. C'est également en Italie qu'il eut pour la première fois l'idée du *Voyage d'Anacharsis*. « Moins attentif, dit-il, à l'état actuel des villes que je parcourais qu'à leur ancienne splendeur, je remontais naturellement au siècle où elles se disputaient la gloire de fixer dans leur sein les sciences et les arts, et je pensais que la relation d'un voyage

entrepris dans ce pays vers le temps de Léon X, et prolongé pendant un certain nombre d'années, présenterait un des plus intéressants et plus utiles spectacles pour l'histoire de l'esprit humain. » Un pareil sujet eût en effet donné lieu à des tableaux très riches, très instructifs et très variés; mais, doutant de ses forces et craignant qu'un pareil travail n'exigeât de lui de nouvelles études, il préféra — lui-même nous l'apprend — imaginer un « voyage en Grèce vers le temps de Philippe, père d'Alexandre », voyage qui, « sans le détourner de ses travaux ordinaires, lui fournirait le moyen de renfermer dans un espace circonscrit ce que l'histoire grecque nous offre de plus intéressant et une infinité de détails concernant les sciences, les arts, la religion, les mœurs, les usages, etc., dont l'histoire ne se charge point. »

Barthélemy se mit à l'ouvrage dès son retour en France, c'est-à-dire en 1757, et ce n'est que trente et un ans après, en 1788, qu'il consentit à le publier. Le livre, dès qu'il parut, fut l'objet des appréciations les plus enthousiastes et fut traduit dans presque toutes les langues européennes. « Avant vous, écrivit Delille à Barthélemy, on n'avait jamais imaginé qu'aucun ouvrage pût dispenser de lire Platon, Xénophon, tous les historiens et tous les philosophes de la Grèce. Votre ouvrage, le plus beau résultat des plus profondes lectures, tient lieu de tout cela. » — « Dans cette composition, disait Mancini-Nivernois (1), on ne sait ce que l'on doit admirer le plus, ou de l'immense étendue des connaissances qu'elle exigeait et qu'elle renferme, ou de l'art singulier des

1. *Essai sur la vie de J.-J. Barthélemy.*

rapprochements et des transitions qui a su lier imperceptiblement tant d'objets disparates entre eux, ou de l'élégance continue et de l'agrément infini de toutes les narrations, de toutes les discussions qu'au premier coup d'œil on serait tenté de prendre pour les jeux d'une belle imagination. » Enfin M. de Fontanes adressa à l'auteur du *Voyage du jeune Anacharsis* une ode dithyrambique dont nous croyons devoir reproduire, ci-après, le début :

D'Athène et de Paris la bonne compagnie
A formé dès longtemps votre goût et vos mœurs ;
Toute l'Antiquité, par vos soins rajeunie,
Reparaît à nos yeux sous ses propres couleurs,
Et vous nous rendez son génie.
Au milieu de la Grèce Anacharsis errant
Sait plaire à tous les goûts dans ses doctes voyages,
Étonne l'érudit et charme l'ignorant.
Aux soupers d'Aspasie, au banquet des sept sages
Vous auriez eu le premier rang.
Le style a du sujet égalé la richesse,
Et sa parure et sa clarté :
Il joint tous les trésors de l'antique sagesse
A la moderne urbanité.

En 1789, Barthélemy remplaça Beauzée à l'Académie française. Il mourut en 1795.

**De Lantier** (1734 1826).

Etienne-François de Lantier naquit à Marseille le 1er octobre 1734. Après avoir fait de bonnes études chez les Jésuites, il obtint de son père une sous lieutenance dans le régiment d'Angoumois, et, avide de gloire, il parcourut la Corse, la France et l'Espagne :

mais, quittant bientôt les armes pour les lettres, il se rendit à Paris, débuta par une charmante pièce de vers adressée à M$^{me}$ du Barry, et par une épître à M. de Choiseul. Une pension de 1.200 livres et le titre de secrétaire d'ambassade à Dresde furent la récompense de cette épître ; mais le duc tomba du pouvoir six mois après, et le duc d'Aiguillon, son successeur, enleva à de Lantier et la place et la pension.

Pour occuper ses loisirs, de Lantier achève sa comédie de l'*Impatient* qui d'abord n'a qu'un succès médiocre et qui, remaniée et retouchée, reçoit ensuite du public le plus sympathique accueil.

Encouragé par cet heureux résultat, il publie coup sur coup toute une série de contes en vers et en prose, spirituels et gais, fait représenter *Le Flatteur*, qui est peu goûté, et livre au public un ouvrage auquel il travaille depuis longtemps et dont il a amassé les matériaux dans ses longs et nombreux voyages, *Antenor*.

Cet ouvrage, dans lequel on voulut voir une imitation du *Voyage du jeune Anarchasis en Grèce*, est rempli de descriptions charmantes, d'agréables anecdotes et d'ingénieuses observations. Il obtint le plus complet succès et fut, dès son apparition, traduit en plusieurs langues.

*Antenor* fut suivi de près par d'autres publications, notamment *les Voyageurs en Suisse*, *le Voyage en Espagne*, *la Correspondance de M$^{lle}$ Suzette-Cézarine d'Arly*.

Revenu à Marseille dès 1814, il faisait les délices de l'Académie de cette ville, et la lecture de ses fables et de ses contes attirait aux séances un très nom-

breux public. A la fin de sa longue et glorieuse carrière, ses compatriotes qui avaient pour lui la plus vive affection, voulurent lui décerner les honneurs du triomphe. Renouvelant pour lui l'hommage rendu à Voltaire, ils allèrent en foule au théâtre, où l'on donnait une comédie de sa jeunesse, *l'Impatient*, et, à la fin de la représentation, déposèrent sur sa tête une couronne de fleurs, au milieu de frénétiques applaudissements.

De Lantier mourut le 31 janvier 1826, à quatre-vingt-douze ans.

**Mignet** (1796-1884).

Alexis-François-Auguste Mignet naquit à Aix, le 8 mai 1796. Sa mère, Marie Nègre, était Provençale; son père, Jean-Alexis Mignet, était Vendéen.

Fils d'un notaire poitevin de La Chapelle Saint-Laurent, près de Bressuire, Jean-Alexis embrassa la profession de serrurier, fit, comme c'était alors l'usage, son tour de France, visita la Provence, s'établit à Aix et s'y maria. On montre encore dans cette ville des portes et des balcons en fer qui témoignent de son habileté. Sa boutique était placée à l'extrémité de la rue Bellegarde, aujourd'hui rue Mignet, et portait comme enseigne une grande clef. Mais Jean-Alexis n'était pas seulement un artiste en serrurerie, il s'occupait de politique, il aimait les livres et avait pour l'étude un goût marqué. L'éducation de son fils fut, de sa part, l'objet d'un soin tout particulier.

De l'école primaire, Alexis-François-Auguste Mignet passa au collège d'Aix où il ne tarda pas à éclip-

ser tous ses camarades. Il terminait sa quatrième quand les inspecteurs généraux, frappés de la précocité de son intelligence, lui firent obtenir une bourse au lycée d'Avignon.

Ses études terminées, et fort brillamment, dans ce lycée, Mignet y obtint une chaire de professeur, et, pendant dix-huit mois, enseigna l'histoire avec un plein succès : c'était au temps où la fortune, longtemps favorable à la France, faisait sentir ses rigueurs et où aux malheurs de l'invasion allait s'ajouter la tyrannique oppression d'un gouvernement imposé par l'étranger.

Ramené par les vacances auprès de sa famille, dans sa ville natale, Mignet eut l'occasion d'y rencontrer un jeune homme qui venait de Marseille et se destinait barreau. Ce jeune homme, petit de taille, vif et ardent, portait un nom qui depuis a rempli le monde : il s'appelait Adolphe Thiers. Les deux jeunes gens étaient faits pour se comprendre : dès qu'ils se virent, ils se sentirent épris l'un pour l'autre d'une amitié étroite, inaltérable et que la mort seule a pu briser.

Cédant aux conseils de son ami, Mignet renonce à l'instruction publique et suit les cours de droit. Reçu licencié en 1818, il reprend les études historiques un instant abandonnées, et, au moment même où Thiers se fait couronner par l'Académie d'Aix pour son *Eloge de Vauvenargues*, il obtient le prix du concours ouvert en 1820 par l'académie de Nîmes sur le sujet suivant : Eloge de Charles VII. Ce succès est bientôt suivi d'un autre plus éclatant encore. L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres ayant mis au concours une étude sur l'influence et le caractère des

Institutions de Saint-Louis, Mignet se place au nombre des concurrents et partage le prix avec Beugnot. Il avait alors vingt-cinq ans.

Arrivé à Paris pour recevoir son prix, il se présente à plusieurs personnages marquants de l'époque pour lesquels on lui a donné des lettres de recommandation, et, grâce à Manuel, est admis au nombre des rédacteurs du *Courrier Français*. Ses articles sont remarqués et appellent sur lui l'attention.

Cependant Mignet ne se contente pas de mettre au service du parti libéral sa plume de polémiste. Pour combattre la réaction, il se fait professeur et donne à l'Athénée une série de conférences sur deux des points les plus importants de l'histoire moderne, la Réforme au XVI[e] siècle et la Révolution française. « J'ai encore présentes à l'esprit, disait Sainte-Beuve, les premières leçons de l'Athénée dans lesquelles M. Mignet aborda le XVI[e] siècle et la Réforme... Le jeune historien parlait de la journée de la Saint-Barthélemy et des causes qui l'avaient préparée. Dès les premiers mots l'auditoire tout entier était conquis ; chacun se sentait saisi d'un intérêt sérieux, et sous l'impression de cette parole qui grave, de cet accent qui creuse. La prononciation quelque peu hautaine et ce débit empreint d'autorité redoublaient encore leur effet, en sortant d'une jeunesse si pleine d'éclat et presque souriante de grâce. Ce jeune homme, à la physionomie aimable et à l'élégante chevelure, offrait à la fois quelque chose d'austère et de cultivé, un mélange de réflexion et de candeur. »

Et, en même temps que Mignet se signalait ainsi comme conférencier et comme orateur, il donnait au

public (1824) ce brillant résumé de l'*Histoire de la Révolution française* dont Chateaubriand a dit : « C'est l'éloquence appliquée à la raison. »

Cet ouvrage, qui faisait sortir l'histoire de la Révolution française du domaine des souvenirs et des légendes pour la montrer dans sa réalité vivante, fut aux mains du parti libéral une arme redoutable. Quelques années plus tard, Mignet comprit, comme plusieurs de ses amis, qu'il fallait frapper un coup décisif et, avec le concours de Thiers et d'Armand Carrel, il fonda le *National*, journal destiné, suivant le programme tracé par Thiers, « à enfermer les Bourbons dans la Charte, à fermer exactement les portes et à les forcer à sauter par la fenêtre. »

Mignet, au lendemain de la victoire, aurait pu aspirer aux plus hautes fonctions ; mais il refusa les grands emplois et se contenta d'occuper le poste de directeur du dépôt des archives diplomatiques que lui offrit (11 août 1830) le comte Molé.

Elu en 1832 membre de l'Académie des sciences morales et politiques que Guizot venait de rétablir, il ne tarda pas à s'y faire une place importante par ses nombreuses et savantes publications et, notamment, par son beau travail sur les *Négociations relatives à la succession d'Espagne*. L'Introduction de cet ouvrage, condensée en cent pages, parut à des juges éminents le morceau le plus parfait de notre littérature historique, et l'admiration que ces pages excitèrent dans le monde savant fut telle que, six mois après (29 déc. 1836), leur auteur entrait à l'Académie à la suite d'une élection fort disputée, il est vrai, et par Victor Hugo lui-même.

M. de Pongerville, chargé de recevoir Mignet, fit

connaître en termes heureux les qualités qui avaient désigné l'éminent historien au choix de l'Académie : « Vous ne faites pas, dit-il, de l'histoire une galerie de scènes où tous les personnages entassés sur le même plan se confondent et s'effacent ; vous avez l'art de mettre en relief tout ce qui doit fixer l'attention et de résumer avec ordre et rapidité tous les événements les plus compliqués. Ce mérite brille à un haut degré dans votre précis de la succession d'Espagne. L'introduction seule de cet ouvrage est un ouvrage remarquable. »

Mignet avait accepté, nous l'avons dit, du gouvernement de Louis-Philippe un emploi rétribué qui convenait à ses aptitudes et à ses goûts. Louis-Philippe détrôné, il ne voulut pas conserver cet emploi ; il donna sa démission de directeur du dépôt des archives et, malgré l'insistance de Lamartine, il ne voulut pas la reprendre. Mignet quitta donc l'hôtel des archives où il était installé depuis 1830, et il alla demeurer, non loin de Thiers, au numéro 18 de la rue Notre-Dame-de-Lorette. Dès lors, il n'occupa plus aucune fonction publique et se consacra tout entier à l'étude.

Le coup d'Etat du 2 décembre 1851 fit au vieux libéral une profonde blessure ; car il préférait la liberté, si capricieuse et si violente qu'elle pût être quelquefois, à la servitude résignée et passive. Comme Thiers, il avait prévu la guerre de 1870 et, comme Thiers, il connaissait trop bien l'état misérable de notre armée et la puissante organisation de l'armée allemande pour ne pas en redouter l'issue fatale. Il suivit par la pensée son ami dans son voyage à travers l'Europe, auprès des Cours, muettes à l'appel pourtant si pres-

sant de la France, et, quand Thiers fut élevé à la suprême magistrature du pays, il resta toujours à ses côtés, prêt à le soutenir de ses encouragements et de ses conseils, mais sans vouloir jamais prendre une part active au pouvoir. Il n'avait qu'à désirer les plus grands honneurs pour être assuré de les obtenir; mais il eut la délicatesse de ne rien demander à l'amitié du Président. Il accepta pourtant une récompense qui lui était bien due. Il était commandeur de la Légion d'honneur depuis 1840; il consentit à être nommé grand officier.

La mort de Thiers lui porta un coup terrible; et cependant ni la douleur cuisante qu'il en ressentit, ni la vieillesse ne portèrent atteinte à la lucidité de son esprit. Mignet travailla jusqu'à sa dernière heure; il accumulait des notes relatives à l'histoire de la *Réformation* quand la mort vint le surprendre (24 mars 1884).

« L'existence de M. Mignet, dit M. Martha sur la tombe de l'illustre académicien, présente une belle harmonie que la Grèce antique aurait pris plaisir à célébrer comme un idéal de sage félicité. Il avait reçu tous les dons; il eut la beauté de la jeunesse, la grâce de tous les âges, l'éloquence exquise, une raison toujours souveraine, maîtresse de son art comme de sa vie, la modération qui permet de jouir longtemps de tous les biens, d'illustres et fidèles amitiés, les honneurs venus d'eux-mêmes à lui, une gloire paisible qui n'a jamais été effleurée même par la calomnie ; enfin, pour couronner une si rare fortune, une vieillesse sans défaillance, jusqu'aux dernières limites d'une vie mortelle, et une mort aussi douce qu'un sommeil : rien n'a manqué à ce bonheur, pas

même ce qui manque aux grandeurs humaines, la durée. »

**Famin** (1799-1853).

Né à Marseille le 3 juillet 1799, Stanislas-Marie-César Famin entra de bonne heure, après de brillantes études, au ministère des affaires étrangères et fut nommé chancelier du consulat de France, d'abord à Palerme, puis à Naples et à Gênes.

Très studieux et passionné surtout pour les études archéologiques, il mit à profit le temps qu'il passa dans ces différentes villes pour recueillir les matériaux d'ouvrages importants, notamment d'un livre qu'il destina aux archéologues et qui parut en 1830, sous le titre suivant: *Peintures, bronzes et statues formant la collection du cabinet secret du musée de Naples.*

Appelé au poste de chancelier de la légation française à Lisbonne, il rassembla une vaste collection de monnaies portugaises et donna son *Histoire des invasions des Sarrasins en Italie du* VII^e^ *au* XI^e^ *siècle.* La publication de cet excellent livre a été interrompue par la mort de l'auteur, enlevé par une attaque de choléra le 23 décembre 1853. Quelque temps avant sa mort, Famin avait publié un livre où il faisait preuve d'une grande érudition et d'une remarquable sagacité. Ce livre, intitulé *Histoire de la rivalité et du protectorat des Églises chrétiennes en Orient* (1853), eut un tel succès que l'auteur, dont la santé était pourtant bien chancelante, crut devoir en préparer une seconde édition qu'il eut le temps de terminer sans pouvoir la publier.

**Méry** (1798-1865.)

Né le 22 janvier 1798 aux Aygalades, près de Marseille, Joseph Méry fit ses premières études au sémi-



naire. D'une intelligence peu commune, il se montra, dès l'âge de dix ans, capable de soutenir en public une thèse sur la grâce concomitante, et il publia, à onze ans, une dissertation sur le libre arbitre.

Renvoyé du séminaire pour avoir lu les écrits philosophiques de Voltaire, il suivit à Aix les cours de la Faculté de droit, y conquit ses grades et se rendit à Paris.

De retour à Marseille, il fonda, avec le concours

d'Alphonse Rabbe, le *Phocéen* (1er janvier 1820), puis créa seul la *Méditerranée* qui, réunie au *Phocéen*, donna naissance au *Sémaphore*.

Après un court séjour à Constantinople d'où l'éloignèrent ses opinions trop avancées, il revint au pays natal, et s'enferma dans un vieux manoir patriarcal, sur le bord de la mer. Il passa un an dans cette retraite, cultivant les muses, traduisant en vers latins la *Henriade* et s'exerçant à un commentaire sur Lucain et Juvénal.

Cédant aux instances de ses amis, il retourne à Paris en 1824, y trouve son compatriote, M. Barthélemy, se lie avec lui et unit ses efforts aux siens pour attaquer le gouvernement : *l'Épître à M. de Villèle* (1825), *la Villéliade*, *les Jésuites* (1826), *la Censure*, *le Congrès des Ministres* (1827), *Etrennes à Villèle* (1828), etc., etc., telles sont les principales satires que Méry composa soit seul, soit en collaboration avec son ami, et qu'il dirigea contre le gouverment réactionnaire et clérical de la Restauration.

Après la Révolution de Juillet, pendant laquelle il avait pris les armes, Méry renonça à la fois à la politique et à la poésie, et se mit à écrire des nouvelles, des romans et des pièces de théâtre dont plusieurs eurent du succès. Il mourut à Paris en juin 1865.

**Autran** (1813-1877).

Autran (Joseph), naquit à Marseille, en juin 1813, et se fit connaître, dès l'âge de dix-neuf ans, par une ode à Lamartine, intitulée : *Départ pour l'Orient*.

Trois ans après il publia *la Mer* (1835) ; puis parurent successivement *Milianah* (1842), épisode de la

guerre d'Afrique, *la Fille d'Eschyle* (1848); *Laboureurs et Soldats* (1854) ; *la Vie rurale* (1856); *Epîtres rustiques* (1861) ; *le Poème des beaux jours* (1862).

Sentiment profond de la nature, rythme harmonieux, diction pure et élégante : tels sont les traits distinctifs de sa poésie. Qu'on en juge par cet extrait souvent cité :

Couché dans l'herbe sèche, au penchant des collines,
Qui de vous n'a passé de ces heures divines
A voir les champs, les bois, l'horizon spacieux,
La beauté de la terre et la splendeur des cieux?
A sentir sur son front le vent, tiède caresse;
A respirer cet air, plein d'une saine ivresse,
Ces parfums du genêt, de la sauge, du thym,
Plus pénétrants encor le soir que le matin;
A recueillir, muet, les vagues harmonies,
Concert accoutumé de ces heures bénies;
L'angelus d'un hameau dans le calme des airs,
La cloche des béliers sur les sommets déserts,
Le cri du laboureur qui, là-bas dans la plaine,
Gourmande encor ses bœufs, las et manquant d'haleine,
Le bruit d'une charrette aux essieux cahotés,
Les longs mugissements plusieurs fois répétés,
Le babil des oiseaux dans les branches, la note
Qu'en traversant les cieux y jette la linotte,
Ces frissons dans les bois des vents alternatifs,
Ces mille bruits confus, mystérieux, furtifs,
Qui, dans l'éther sans borne où l'esprit se balance,
Ne font, tous réunis, qu'un suprême silence.

Autran fut, en 1868, élu membre de l'Académie, en remplacement de Ponsard. Il mourut le 6 mars 1877.

---



## IV. — SAVANTS

Sous ce titre nous grouperons un médecin astrologue, Nostradamus ; un grammairien, Dumarsais ; un ingénieur, Adam de Craponne, et deux naturalistes, Tournefort et Fusée-Aublet.

**Nostradamus** (1503-1566).

Michel Nostradamus naquit le 14 décembre de l'an 1503, à Saint-Remy, d'une famille d'origine juive et convertie depuis peu au christianisme. Son père, Jacques de Nostradamus, était notaire, et son aïeul, Pierre du même nom, célèbre médecin du duc de Calabre, fils de René le Bon.

Tout jeune encore, il commença ses études à Avignon et, après avoir achevé dans cette ville ses humanités et sa philosophie, il alla étudier la médecine à Montpellier. Une fièvre pestilentielle, qui ravagea en 1525 Montpellier et les environs, fournit à son activité et à sa science médicale un champ d'action excellent. Sachant que, dans plusieurs contrées, on manquait de médecin, il quitte la ville et se met à parcourir les villages contaminés. Il fait des prodiges et acquiert bientôt une telle réputation que ses anciens professeurs de la Faculté de Montpellier le rappellent pour lui conférer le grade de docteur.

Reçu docteur, Nostradamus se rend à Agen où brillait alors un des plus grands savants du siècle, Jules-César Scaliger, se lie d'amitié avec lui, se fixe à Agen et s'y marie ; mais ayant perdu sa femme et ses deux

enfants, il quitte une ville dont le séjour lui est devenu insupportable, et, pendant douze ans, parcourt la Guyenne, le Languedoc, l'Italie et la France. Revenu à Salon en 1543 ou 1544, il trouve bientôt l'occasion de faire bénéficier ses compatriotes de l'expérience qu'il a acquise au cours de ses voyages.

Une horrible peste se déclare en effet en 1546 dans la ville d'Aix et fait en peu de temps d'immenses ravages. « Les personnes qui en sont atteintes, dit dans son *Histoire de Provence* César Nostradamus, chassent incontinent toute espérance de salut, se cousent elles-mêmes en deux blancs suaires, et se font même en vie (ô chose non jamais vue) leurs tristes et lamentables obsèques. Les maisons sont abandonnées et vides, les hommes défigurés, les femmes éplorées, les enfants éperdus, le palais clos et fermé, la justice en silence et désertion, Thémis absente et muette, et le portefaix en crédit. » De nombreux médecins, mandés de toutes parts, sont impuissants à conjurer le mal; Nostradamus est plus heureux et, grâce aux remèdes qu'il invente, grâce surtout à une poudre dont il donne le secret dans son *Traité des Fards*, il sauve beaucoup de malades.

L'année suivante, la même peste ayant exercé ses ravages dans la ville de Lyon, Michel Nostradamus va porter secours aux pestiférés lyonnais et n'obtient pas moins de succès que dans la ville d'Aix.

Cependant la science de Nostradamus et la réputation universelle dont il jouit ne manquent pas de lui attirer, surtout parmi les médecins, de nombreux ennemis qui tous cherchent l'occasion de lui nuire. Cette occasion se présente bientôt. Nostradamus avait de bonne heure montré pour l'astrologie un

goût que les années ne firent que développer. Il ne se contenta même plus, à un moment donné, d'étudier les planètes, il voulut encore chercher le rapport qui, d'après lui, devait exister entre les choses du ciel et celles de la terre, entre les conjonctions des planètes et les événements politiques. Or on sait l'effroi qu'inspiraient au XVI^e siècle tous ceux qui s'occupaient d'astrologie, d'alchimie, de magie et de toutes les autres sciences occultes. Calomnié par ses confrères, insulté par le peuple, traité par tous d'imposteur, de visionnaire et de charlatan, il se retire du monde, et passe son temps à consigner par écrit les observations astrologiques qu'il fait dans sa petite maison de campagne.

Cependant quelques événements heureux le dédommagent un peu de l'ingratitude de ses compatriotes. Catherine de Médicis veut le voir, lui fait tirer l'horoscope de ses fils et le comble de présents. Charles IX le nomme son médecin ordinaire ; enfin le duc de Savoie se rend exprès à Salon pour le voir.

Nostradamus mourut le 2 juillet 1566, âgé de soixante-deux ans. On a de lui plusieurs ouvrages : *les Centuries*, ouvrage en vers contenant ses prédictions ; un *Opuscule de plusieurs exquises receptes*, le *Remède très utile contre la peste et toutes fièvres pestilentielles*, enfin la *Paraphrase de Galien*, ouvrage de médecine fort remarquable pour l'époque.

**Dumarsais** (1676-1756).

Dumarsais (César-Chesnau), né à Marseille en 1676, manifesta de bonne heure un goût passionné pour l'étude. A peine âgé de sept ans, il s'ingéniait à

détourner et à conserver les livres d'une bibliothèque que lui avait léguée un de ses oncles et que, soit avarice, soit ignorance, sa mère voulait vendre au plus offrant.

A l'Oratoire de Marseille, où il fut élevé, il donna tant de satisfaction à ses maîtres que, ses études terminées, il y fut gardé à un autre titre et admis comme membre de cette grande corporation. — Il n'y resta pas longtemps: désireux de s'affranchir du joug qu'il avait librement accepté, il se rend à Paris, s'y marie et s'y fait recevoir avocat; mais ni le mariage ne lui est doux, ni le barreau, favorable.

Il renonce donc au barreau, où il ne rencontre que déceptions, quitte sa femme qui ne fait rien pour le retenir, lui abandonne complètement, et sans demander sa part, le peu de bien qu'il possède, et entre en qualité de précepteur chez le président De Maisons.

L'élève fit honneur à son maître : à vingt-cinq ans, le jeune De Maisons était membre de l'Académie des Sciences ; mais il avait, paraît-il, moins de cœur que d'esprit. Le président mort, le pauvre précepteur, négligé et abreuvé de dégoût, se vit forcé de quitter sa retraite et de chercher fortune ailleurs. Le financier Law le recueillit dans sa maison et, pour prix des soins qu'il donna à son fils, le gratifia d'*actions* dont il ne se dessaisit que lorsqu'elles ne valurent plus rien.

De la maison de Law, Dumarsais passa dans celle de M. de Beaufremont, qui lui confia l'éducation de ses trois fils. Son séjour dans cette famille fut, d'après le témoignage de d'Alembert, une des époques les plus remarquables de sa vie : « C'est là, dit

d'Alembert, qu'il se fit connaître pour un grammairien profond et philosophe et pour un esprit créateur dans une matière sur laquelle se sont exercés d'excellents écrivains. » C'est là qu'il put composer à loisir sa *Méthode raisonnée* pour apprendre la langue latine, qu'il dédia à MM. de Beaufremont, ses élèves, puis ses *Principes de grammaire générale* dont on n'a que la préface, et, enfin, son *Traité des Tropes*, qu'il inséra plus tard dans l'Encyclopédie au mot *Figures*, et qui fut plus estimé qu'acheté.

L'éducation des de Beaufremont terminée, Dumarsais entreprit d'ouvrir une institution rue Saint-Victor; mais, très propre à l'enseignement, il ne l'était en aucune façon à l'administration d'une maison. Il échoua dans cette nouvelle tentative de fortune, et, toujours pauvre, il allait être de nouveau aux prises avec les dures nécessités de la vie, quand les savants de l'Encyclopédie le prirent pour collaborateur.

Ses articles eurent un tel succès qu'il ne craignit point de solliciter une pension du roi. On convint de ses droits, on lui témoigna beaucoup d'estime, mais on ne lui octroya point de pension. Le comte de Lauraguais fut plus généreux que le roi, et au moment où, avec les années, la pauvreté fût devenue bien cruelle pour le grammairien-philosophe, il lui fit une pension de mille livres, sans laquelle, comme le dit Voltaire, il serait mort dans la plus extrême misère.

Dumarsais mourut en 1756.

### **Adam de Craponne** (1525-1576).

La vie de l'ingénieur Craponne est peu connue:

son nom même ne l'est guère en dehors de la région où il prit naissance et qui, depuis plus de trois siècles, lui doit la fertilité et la richesse.

On sait qu'il naquit à Salon ; en quelle année, on l'ignore ; tout fait supposer toutefois qu'il naquit vers 1525. Il eut pour maître son père, Guillaume de Craponne, lequel avait passé en Italie ses premières années, à l'aurore de la Renaissance, et qui, une fois rentré en France, suivit avec intérêt les progrès réalisés en Italie dans le domaine des sciences et des arts. Mais, tandis que Guillaume de Craponne excitait l'ardente imagination du jeune Adam par la description des travaux des grands artistes et des ingénieurs italiens, sa femme, Marie de Craponne née de Marck, essayait de faire naître et de développer chez son fils le goût des armes.

La mort de Guillaume, survenue en 1537, donna à la mère tout pouvoir sur ses enfants ; aussi dirigea-t-elle l'éducation d'Adam, dont elle appréciait l'intelligence et le cœur, vers le métier militaire. Son frère, Antoine de Marck, surnommé le capitaine Tripoly, l'aida puissamment dans cette tâche.

Grâce au crédit dont sa famille jouissait à la cour de Louis XII, puis à celle de Henri II, Marie de Craponne n'eut pas de peine à obtenir que son fils fût, dès sa majorité, attaché à la maison du roi. C'était peu de temps après l'avènement de Henri II au trône de France, et au moment où le nouveau roi se préparait à entrer en lutte avec Charles-Quint, Adam de Craponne appela sur lui l'attention du roi par la rectitude de son jugement et la hardiesse de ses conceptions, et, quelques années plus tard, il fut de ceux qui, par les travaux de fortifications exécutés pour

la défense de Metz, permirent à cette ville de tenir tête, pendant plus de deux mois, à une armée de 60.000 hommes et à la plus formidable artillerie qui eût jamais été mise en ligne (octobre 1552, janvier 1553).

La guerre terminée, Craponne rentre à Salon avec le dessein de donner suite à un projet de canal dérivé de la Durance, qu'il méditait depuis longtemps et pour lequel il avait, dès 1548, obtenu du roi des lettres patentes lui concédant ce canal à titre de fief.

Il existe au sud et à l'ouest de la chaîne des Alpines, une plaine qui s'étend jusqu'au Rhône ; c'est la Crau. « Rien, dit un géologue, n'est plus triste que la Crau inculte : on n'y voit pas un arbre, pas même un buisson, mais seulement des cailloux roulés formant une nappe continue d'une étendue indéfinie. On se croirait au milieu d'un désert de l'Afrique. En été, c'est à peine si on aperçoit quelques graminées clairsemées et jaunes. » Or, au XVI<sup>e</sup> siècle, la Crau présentait un spectacle encore plus affligeant, puisqu'on comptait jusqu'à 53.000 hectares de ce terrain aride et sauvage. Transformer ce sol ingrat et désolé en un terrain fertile et boisé, tel fut le problème qu'Adam de Craponne entreprit de résoudre à l'aide du *colmatage* (1) produit par les eaux de la Durance.

Provenant des torrents et ruisseaux des Hautes et Basses-Alpes, qui sortent presque tous d'un calcaire marneux et friable, cette rivière paraissait devoir se prêter mieux que toute autre à une telle opération.

1. Le *Colmatage* est une opération agricole qui a pour but d'exhausser le niveau des terrains trop bas ou marécageux au moyen de dépôts qu'y laissent les eaux bourbeuses détournées de leur cours.

Un ingénieur, M. Hervé Mangon, a voulu représenter par des chiffres, aussi exacts que possible, les richesses que la Durance transporte annuellement dans son cours, et il a trouvé que ces richesses peuvent être évaluées à 17.723.320 tonnes de matières solides, lesquelles « sont formées de 9.529.368 tonnes d'argile, de 7.033.714 tonnes de carbonate de chaux, de 14.166 d'azote, de 98.201 tonnes de carbone, et enfin de 1.047.871 d'eau combinée en matières diverses, le tout réuni dans les conditions les plus favorables à la constitution des terres arables les plus fertiles. »

L'idée d'appliquer les eaux de la Durance au colmatage de la Crau paraît être l'idée fondamentale du projet de Craponne. Le canal de Craponne devait être un canal de colmatage plus encore qu'un canal d'irrigation.

On sait que la branche mère, dont le parcours est d'environ 33 kilomètres, part du pont de Cadenet pour arriver à Lamanon, et que là le canal se bifurque en deux branches, celle d'Arles et celle de Salon.

Cette dernière se divise à son tour, après un trajet de près de 6 kilomètres, en deux autres branches : l'une qui arrose les territoires de Salon et de Grans et se jette dans la rivière de la Touloubre ; l'autre qui, après avoir arrosé les terrains de la commune de Pélissanne et traversé la Touloubre, arrose les communes de Lançon, Cornillon et se jette dans l'étang de Berre près de Saint-Chamas. — La branche d'Arles, d'une part, donne naissance au canal d'Istres, long de 25 kilomètres, et, d'autre part, côtoie la Crau au nord, arrive à Arles sur un aqueduc de cent

vingt arches et se jette dans le Rhône après un parcours de 50 kilomètres.

Le canal de la Crau n'est pas la seule œuvre que le grand ingénieur ait conçue. Il est hors de doute que Craponne forma le projet d'un canal navigable destiné à relier le bassin de la Durance à la ville d'Aix d'abord, ensuite avec la ville de Marseille par l'étang de Berre; — qu'il présenta à Henri II le projet d'un canal de jonction des bassins de l'Océan et de la Méditerranée par le Charolais, projet qui fut exécuté plus tard sous le nom de canal du Centre; — qu'il travailla pendant plusieurs années à une étude du canal du Languedoc, étude que reprit plus tard et conduisit à bien le célèbre Riquet; — qu'il exécuta de sérieux travaux de fortification à Nice et qu'il assainit les marais de Fréjus et d'Arles.

En dépit d'une prodigieuse activité et d'un labeur obstiné, Adam de Craponne n'avait pu réparer, même en partie, le désordre qu'avait apporté dans ses affaires la création du canal de la Crau. Réduit à la misère, il sollicita du roi Henri III un emploi qui lui permît de vivre. Le roi le nomma inspecteur général des fortifications.

A partir de ce moment, les documents relatifs à la vie de l'ingénieur deviennent très rares, et la plupart sont contestables. Si on en croit la tradition, Craponne observa à Nantes, dans les travaux de fortifications, de graves malfaçons; les entrepreneurs essayèrent d'acheter son silence, et, n'y ayant pas réussi, l'empoisonnèrent au moyen d'une pêche qui lui fut servie à son repas.

**Tournefort** (1656-1708).

Joseph Pitton de Tournefort naquit à Aix le 3 juin 1656. Son père, Pierre Pitton, écuyer, seigneur de Tournefort, passait pour un des plus riches seigneurs de la contrée; sa mère, Aimare Fagouë, était d'une ancienne famille de Paris.

Au collège des Jésuites où il fit ses études, le jeune Tournefort manifesta de bonne heure un goût passionné pour la botanique. Ses parents le destinaient à l'état ecclésiastique ; mais il leur fit comprendre qu'il ne se sentait point porté vers cette carrière et qu'à l'étude de la théologie il préférait celle de la nature. Son père mort en 1677, il put, en toute liberté, suivre le penchant qui l'entraînait vers les sciences naturelles et parcourut la Provence, le Dauphiné et les Alpes. Il n'avait alors que vingt et un ans.

Attiré à Montpellier par la réputation de l'ancienne Université de médecine, il suivit les leçons du célèbre professeur Magnol, fit avec lui plusieurs herborisations importantes sur les bords de la mer et dans les Cévennes et, voulant étendre le champ de ses connaissances, il explora le Roussillon, les Corbières, les Pyrénées et la Catalogne.

Ces excursions, surtout celles qu'il fit en Espagne, ne furent pas toujours sans danger. Les Espagnols le dépouillèrent plusieurs fois, et il ne put échapper à leur avidité que par un stratagème ingénieux qui lui réussit toujours : il cachait son argent dans du pain si dur et si noir que les voleurs ne pouvaient soupçonner cette cachette.

Cependant les travaux de Tournefort avaient appelé sur lui l'attention des savants : aussi fut-il mandé en 1683, à Paris, par Fagon, premier médecin de Louis XIV, et chargé de l'enseignement de la botanique au jardin royal des Plantes. Il occupa cette chaire avec la plus complète distinction et fut bientôt connu de toute l'Europe.

Les matériaux qu'il avait recueillis dans ses nombreux et longs voyages ne lui semblèrent point suffisants; il voulut les compléter; il retourna donc en Espagne, continua sa route jusque dans le Portugal et se rendit ensuite en Angleterre, en Hollande, et, plus tard, en Grèce et en Perse.

Nommé membre de l'Académie royale des sciences, il publia, en 1694, ses *Eléments de botanique*; en 1698, l'*Histoire des plantes qui naissent aux environs de Paris;* en 1700, il fit paraître une édition latine de ses *Eléments de botanique*, travail immense où se trouvent classées, d'après une méthode nouvelle, toutes les plantes connues de son temps. « Le système méthode de Tournefort, dit M. Moquin-Tandon dans une étude consacrée à l'illustre botaniste, est composé de 22 classes et de 122 ordres ou sections. Il embrasse 698 genres et 10.202 espèces ou variétés. Il obtint, lors de son apparition, un succès prodigieux d'abord en France et, un peu plus tard, à l'étranger. L'Allemagne s'empressa de l'adopter malgré la classification de Rivin et l'Angleterre suivit de près cet exemple, malgré la classification de Ray. Ce dernier savant fut, du reste, un des premiers à rendre hommage au botaniste français. »

Tournefort ne s'est pas uniquement occupé de botanique. Il a écrit sur les madrépores, sur les pé-

trifications et sur les minéraux. Il mourut le 28 décembre 1708, blessé par une charrette qui le heurta violemment dans la rue Copeau.

**Fusée-Aublet** (1723-1778).

Né à Salon, le 4 novembre 1723, dans l'officine d'un pharmacien, Jean-Baptiste-Christophe Fusée-Aublet montra, dès son enfance, un goût marqué pour l'histoire naturelle et surtout pour la botanique. Les plaines caillouteuses de la Crau, les hauteurs calcaires de la Provence, alors encore couvertes de pins et de chênes verts, lui offraient de nombreux et intéressants sujets d'étude.

Possédé de la passion des voyages et désireux d'étendre le cercle de ses connaissances, il quitte à dix-huit ans la maison paternelle, se rend clandestinement à Toulon et s'y embarque pour l'Espagne. Admis, en qualité d'employé, dans une des plus importantes pharmacies de Grenade, il étudie les procédés de la distillation des huiles essentielles, produites par les végétaux odorants de l'Andalousie, forme le projet d'un voyage dans les régions intertropicales ; mais, découvert par sa famille, il renonce momentanément à ce projet, revient à Salon, où il séjourne fort peu de temps, se rend à Montpellier, où il suit les leçons de savants professeurs, notamment de Sauvage, illustre botaniste, puis à Paris où il se lie d'amitié avec les frères de Jussieu et, grâce à eux, grâce aussi à son mérite pesonnel, il est attaché à la Compagnie des Indes, avec mission d'établir à l'Ile-de-France un laboratoire de chimie et un jardin des plantes.

Son premier soin, dès son arrivée à l'Ile-de-France (1753), fut de réprimer les abus qui s'étaient introduits à la longue, loin du contrôle de la métropole, dans le service qui venait de lui être confié. Aussi ne tarda-t-il point à s'attirer de nombreux ennemis; mais il n'eut pas de peine à déjouer les intrigues ourdies contre lui, et pendant neuf ans, il remplit son emploi avec un parfaite intrégrité et une réelle compétence.

Il revint à Paris en 1762, après avoir donné la liberté à tous ses esclaves ; il y fit un court séjour et s'embarqua pour la Guyane, contrée encore peu explorée, où il resta deux ans et où il recueillit les éléments d'un magnifique herbier et diverses productions du pays. Ni la rencontre des sauvages, ni celle des animaux féroces et des reptiles venimeux, ni même l'inclémence d'un climat funeste aux Européens ne l'arrêtèrent dans ses recherches laborieuses et continues.

Revenu en France au commencement de 1765, il mit en ordre les nombreux matériaux qu'il avait apportés de ses voyages et, en 1775, il publia un ouvrage qui eut un grand succès sous le titre suivant : *Histoire des Plantes de la Guyane française, avec plusieurs mémoires sur différents objets intéressants relatifs à la culture et au commerce de la Guyane française et une notice des plantes de l'Ile-de-France* (4 vol. in-4°).

Aublet mourut le 6 mai 1778, âgé de cinquante-cinq ans.

## V. — ARTISTES

Passons aux artistes. Le nombre en est considérable ; mais cinq noms paraissent devoir être retenus, ceux de deux peintres, Vanloo et Forbin ; d'un graveur, Baléchou ; d'un compositeur de musique, Bazin, enfin, et par-dessus tout, celui d'un homme qui s'exerça à la fois dans la peinture, dans la sculpture, dans la construction des navires et dans l'architecture, et qui excella dans tous ces genres : Nous avons nommé Puget.

**Puget** (1622-1694).

Pierre Puget, qui fut en même temps statuaire, constructeur de vaisseaux, peintre et architecte, naquit à Marseille, selon les uns, en 1622, selon les autres, en 1623, ou même en 1624. Son éducation fut très négligée ; mais il suppléa à l'instruction qui lui manquait par les dons naturels les plus merveilleux.

Placé à l'âge de quatorze ans auprès d'un constructeur de galères, nommé Roman, qui était aussi sculpteur en bois, il en sait bientôt autant que son maître. A dix-sept ans, il se rend à pied en Italie, arrive à Florence et éprouve toutes les peines du monde à trouver du travail. Déjà ses hardes étaient en gage lorsqu'il est enfin admis dans l'atelier d'un sculpteur en bois qui exécutait des meubles pour le grand-duc ; mais on ne lui confie d'abord que les travaux les plus grossiers.

Fatigué des humiliations qu'il endure, Puget demande la faveur d'exécuter un *scabellon*. « En serez-vous capable ? » lui répond le maître d'un air moqueur. Puget s'était contenu jusque-là ; la patience enfin lui échappe ; il saisit un crayon et, sans dire un



mot, il dessine sur-le-champ des projets de meubles, de figures et d'enroulements. Le maître en croit à peine ses yeux ; le dédain fait place à l'admiration, et si grande est l'estime qu'il conçoit pour le jeune homme que bientôt il le loge dans sa maison, l'admet à sa table et le traite comme son fils.

Puget était à Florence depuis un an quand le désir de se perfectionner dans la peinture le décide à quit-

ter cette ville et à se rendre à Rome. Le Cortone, auquel il est présenté, l'accueille avec bonté et le prend comme collaborateur. Si on en croit la tradition, deux figures de Triton, dans le plafond du palais Barberini, seraient l'œuvre de Puget. Le Cortone, appelé à Florence pour exécuter les plafonds dans le palais Pitti, emmène avec lui son élève ; mais le désir de revoir ses parents et son pays se fait sentir dans l'âme du jeune Marseillais, et ce désir devient bientôt si irrésistible que les promesses de son maître ne le peuvent retenir.

Il était à peine à Marseille que le duc de Brézé, amiral de France, l'appela auprès de lui à Toulon et le chargea de dessiner et de faire exécuter le vaisseau de guerre le plus richement décoré qu'il pût concevoir. Puget se mit à l'œuvre et livra au duc, en 1646, ce magnifique bâtiment, *la Reine*, dont la poupe colossale était ornée d'un double rang de galeries saillantes et de figures en bas-relief et en ronde-bosse.

Peu de temps après, un religieux de l'ordre des Feuillants, chargé par Anne d'Autriche d'exécuter à Rome une suite de dessins d'après les monuments antiques les plus célèbres, le prit avec lui pour l'aider dans ce travail. Une étude attentive des édifices de l'antiquité développa chez le jeune Puget une aptitude nouvelle, celle de l'architecture ; et cette aptitude, Puget trouva plus tard l'occasion de l'appliquer quand les Marseillais le chargèrent de dresser le plan de rues nouvelles et de dessiner des projets de façade pour plusieurs maisons importantes.

En même temps, d'ailleurs, qu'il embellissait sa ville natale de monuments qui portent la marque de

son génie, il peignait, à la demande de ses compatriotes, un grand nombre de tableaux, surtout de tableaux d'église, l'*Annonciation* et la *Visitation*, le *Sauveur du monde*, le *Baptême de Constantin* et celui *de Clovis*, etc., etc. Mais une maladie grave le décida à quitter la peinture pour se consacrer tout entier à la sculpture en marbre.

La porte et le balcon de l'Hôtel de Ville de Toulon furent son premier ouvrage. Le balcon qui domine la porte est soutenu par des cariatides dont le « corps se termine en gaine, et qui font des efforts inouïs pour ne pas se laisser écraser par le fardeau qui les accable. Courbés sous le poids qui porte sur leur tête et sur leurs épaules, ces hommes de pierre ont leurs muscles contractés avec violence, leurs veines sont gonflées, prêtes à se rompre. L'un des deux, dont le menton est garni de quelques touffes de barbe naissante, sent déjà ses épaules fléchir : tout le poids semble réuni sur sa tête qui est sur le point de céder. Par un dernier effort il soutient cette tête avec son poing placé dans sa joue ; de l'autre main il cherche à soulever l'angle du balcon. Son compagnon, qui halète aussi, mais dont les forces ne sont pas épuisées, appuie fortement sa main droite sur sa hanche pendant que, plus incommodé par le soleil que par la masse qu'il soulève, il étend le bras gauche au-dessus de son front pour abriter ses yeux (1). » Le Bernin, quand il vint en France (1665), eut la générosité de dire qu'il s'étonnait d'avoir été appelé dans un pays qui possédait un si merveilleux artiste.

Fouquet, ayant entendu vanter le mérite de Puget,

1. Le Guide toulonnais.

le chargea de toutes les sculptures destinées à l'embellissement de son château de Vaux et l'envoya d'abord à Carrare choisir les marbres nécessaires pour ces importants travaux.

Fouquet disgracié, les Gênois ne permirent pas à Puget de retourner en France et le retinrent dans leur ville qui devint pour lui une seconde patrie. *Alexandre Sauli*, *Saint Sébastien*, *l'Assomption*, *l'Enlèvement d'Hélène, le Tabernacle et les anges en bronze doré de l'église de Saint-Cyr*, *l'autel de Notre-Dame des Vignes*, etc., etc., toutes ces statues et tous ces groupes qui ornent la ville de Gênes datent de l'époque où Puget séjourna dans cette ville.

Cependant Colbert, voyant avec peine qu'un artiste français mît ainsi au service d'un pays étranger les ressources de son immense génie, l'invita à rentrer en France ; mais, au lieu de l'appeler à Paris, il se contenta de le nommer *directeur de la décoration des vaisseaux*, à Toulon, avec 3.600 francs d'appointements.

Puget avait à Gênes une situation exceptionnelle. Les familles Sauli et Lomellini le gratifiaient chacune de 3.600 francs et lui payaient en outre ses ouvrages. Le Sénat venait de le choisir pour peindre en entier la salle du Conseil ; mais si vif était chez Puget l'amour de la patrie que rien ne put le retenir. Il était à peine arrivé à Toulon, qu'il entreprit la décoration du vaisseau commandant, *le Magnifique*, de 104 canons, que montait le duc de Beaufort, ainsi que celle de plusieurs galères. On conserve dans l'Arsenal de Toulon deux *Renommées*, deux *Tritons*, la figure d'un *Sauvage*, tous en ronde bosse, et divers bas-reliefs représentant le *Soleil*, les *Quatre éléments*, les *Quatre sai-*

*sons*, les *Quatre parties du jour*, etc., qui proviennent de bâtiments décorés par Puget.

De retour à Marseille, où il se bâtit une maison dans la rue de Rome, à l'angle formé par cette rue et par celle de la Palud, il construit (1672) un édifice qui doit servir de halle au poisson pour le quartier des Accoules et que l'on désigna ensuite sous le nom de *Halle Puget* ; l'année d'après, il exécute, à la demande des échevins, un écusson aux armes de France, soutenu par deux anges enfants et destiné à décorer le portail de l'Hôtel de Ville.

Pendant son séjour à Toulon, Puget avait obtenu de Colbert trois blocs de marbre et, pendant ses moments de loisir, il avait commencé à sculpter, sans se demander quelle en serait la destination, le groupe colossal de Milon et le grand bas-relief d'Alexandre et de Diogène. Aucun sujet ne convenait mieux à la sculpture et n'était mieux approprié au génie de Puget que celui de Milon déchiré par un lion. Le Nôtre ayant vu ce groupe en fit à Colbert, à Louvois et au roi lui-même un tel tableau que Puget reçut l'ordre de le terminer et de l'envoyer à Versailles. Quand on ouvrit, en présence de Louis XIV et de la Cour, la caisse qui le renfermait : « Ah ! le pauvre homme ! » s'écria la reine Marie-Thérèse.

Le roi, satisfait de la beauté du *Milon*, chargea Louvois de demander à Puget une œuvre qui fît pendant à celle-là. Puget répondit à cette offre flatteuse par l'envoi du groupe d'*Andromède*. « Votre père, dit Louis XIV à François Puget, quand il lui présenta le monument, votre père est grand et illustre, il n'y a personne dans l'Europe qui le puisse égaler. »

La *Peste de Milan*, qui se voit à Marseille dans la

salle du Conseil de la Santé, fut la dernière production du ciseau de ce grand maître. Puget ne vécut pas assez pour y mettre la dernière main. Il mourut, après une courte maladie, le 2 décembre 1694.

**Vanloo** (1684-1745).

Né à Aix en 1684, Jean-Baptiste Vanloo fut l'élève de son père. Il s'établit d'abord à Toulon, puis à Nice, et visita ensuite l'Italie aux frais du prince de Carignan, qui bientôt le rappela en France.

Grâce à l'appui que lui prêta son généreux protecteur, et aussi grâce à son talent, il ne tarda pas à se faire connaître à Paris. Admis à l'Académie en 1731, il devint professeur adjoint en 1733 et, en 1737, professeur titulaire. Son succès ne fut pas moindre en Angleterre où il passa quatre ans.

Vanloo s'exerça surtout dans les portraits et y acquit une universelle réputation. Ses tableaux d'histoire sont également fort remarquables.

Il mourut en 1745.

**Forbin** (1777-1841).

Né au château de La Roque d'Antheron, le 19 août 1777, Louis-Nicolas-Philippe-Auguste, comte de Forbin, s'essayait, dit-on, à dessiner avant qu'il eût appris à lire et à écrire. Un peintre de paysage, nommé Constantin, fut son premier maître dans l'étude régulière du dessin.

Réfugié à Lyon avec sa famille pendant les premières années de la Révolution, il y resta jusqu'à la mort de son père, lequel périt victime des violences

de la Convention, et se retira ensuite avec sa mère à Vienne, en Dauphiné. Il avait reçu à Lyon les leçons de Boissieu : les sites du Viennois, du Beaujolais et du Lyonnais lui fournirent une heureuse occasion d'appliquer les préceptes du maître.

A l'avènement du Directoire, Forbin se rend à Paris. Il avait tout ce qu'il fallait pour y réussir. « La nature, disait en 1841 le vicomte Siméon, l'avait favorisé de toutes les façons : une taille élevée, une tournure élégante et noble, de beaux yeux, des traits réguliers qui rappelaient les belles têtes du siècle de Louis XIV en faisaient ce qu'on eût appelé dans l'ancienne cour un gentilhomme accompli. » Il ne tarda pas à se créer d'utiles relations; il était très recherché, mais les succès mondains ne lui faisaient point oublier son art.

Admirateur de l'école hollandaise, il recherche parmi les peintres alors vivants celui dont la manière lui paraît se rapprocher le plus de l'école qui a ses préférences; il se fait le disciple de Demarne, et, après avoir étudié quelque temps dans l'atelier de ce maître, il passe dans celui de David.

Atteint par la conscription, il accomplit son service militaire dans un régiment de cavalerie en garnison à Paris, épouse, en 1799, M^lle de Dortan qui lui apporte en dot une fortune immense; puis, désireux de compléter son éducation artistique, il part pour Rome en 1802.

La haute société romaine l'accueille avec bienveillance; la famille Bonaparte même le reçoit avec les marques de la plus vive sympathie, et tel est le charme qu'il exerce sur tous que, deux ans après, il est créé chambellan de la princesse Borghèse, Pau-

line Bonaparte. C'est le plus heureux moment de sa vie. Chateaubriand, qui l'avait rencontré à Genève, le représente « dans la béatitude, promenant dans ses regards le bonheur intérieur qui l'inonde et ne touchant pas terre. »

Mais ici-bas la félicité n'est pas durable et Forbin en fait l'expérience. Victime de misérables intrigues, il quitte la cour de la princesse Borghèse, abandonne la palette pour l'épée, part pour le Portugal comme officier d'ordonnance du général Junot, se conduit avec distinction et reçoit la croix d'honneur. En 1809 il combat en Autriche sous les ordres du maréchal Bessières et, après la paix de Schœnbrunn, renonce au service et revient en Italie qu'il explore en tout sens : c'est de cette époque que datent son *Inès de Castro* et son tableau de la *Prise de Grenade*.

Louis XVIII témoigne autant de bienveillance à Forbin que l'avait fait l'empereur; et, quand Denon eut quitté la direction des musées à la suite du pillage commis par les armées coalisées contre la France, c'est à lui que Louis XVIII songe pour recueillir cette lourde succession. Forbin ne se montre pas au-dessous de la tâche : il s'embarque sur la frégate *La Cléopâtre* mise par le gouvernement à sa disposition, visite la Grèce, Constantinople, l'Archipel, la Syrie, l'Egypte, etc., etc., acquiert partout des œuvres destinées à reconstituer nos musées, et non seulement il répare les dommages causés par les alliés, mais il agrandit le musée du Louvre et établit celui du Luxembourg.

Comme peintre, Forbin se fait surtout remarquer par la richesse du coloris. Il estimait que les peintres ont trop souvent peur de leur palette, et il leur

reprochait de ne pas donner à la couleur tout l'éclat possible. *Intérieur d'une chapelle, Intérieur d'un cloître, Procession des Pénitents noirs, Eruption du Vésuve* ou *la Mort de Pline, Episode de la peste de Marseille en* 1720, telles sont, avec *Inès de Castro* et *la Prise de Grenade* dont il a été parlé plus haut, les principales œuvres de Forbin. Forbin mourut à Paris le 23 février 1841. Il avait été élu membre de l'Académie des Beaux-Arts en 1816.

**Baléchou** (1715-1765).

Jean-Joseph Baléchou naquit à Arles, en 1715, d'un modeste fabricant de boutons, récemment établi dans cette ville, et fut d'abord un de ces enfants terribles qui font le désespoir de leurs parents et l'épouvante des voisins.

Paresseux, indocile, batailleur, il ne put rester dans l'institution où son père l'avait placé et il en fut, sur l'invitation du directeur, retiré juste au moment où, de concert avec un camarade qui ne valait guère mieux que lui, il méditait un projet d'évasion pour la nuit suivante.

Livré ainsi à lui-même et ne pouvant rester plus longtemps à la charge de ses parents, le jeune Baléchou se décide à mettre à profit les heureuses dispositions qu'il a pour le dessin et la gravure et, sans autre fortune qu'un peu d'argent et quelques hardes nouées dans un mouchoir, il quitte Arles et se rend à Avignon. Arrivé dans cette ville, il se présente chez plusieurs graveurs, mais il est partout éconduit. Découragé, à bout de ressources, ayant dépensé jusqu'au dernier sou la petite somme que lui avait

donnée son père, il se disposait à rentrer dans sa famille, quand un heureux hasard le mit en rapport avec un graveur de cachets et armoiries, nommé Michel.

Au bout d'un an d'étude, l'élève en savait plus que le maître. Il fallait à son talent grandi des sujets plus variés et plus nobles. Il quitte donc Avignon, après y avoir séjourné deux années, se rend à Paris, et est admis dans les ateliers du célèbre Philippe Lebas dont il devient bientôt un des plus illustres disciples. Des ateliers de Lebas, qui resta toujours son protecteur et son ami, Baléchou entre dans ceux de Lépicié qu'il quitte bientôt pour travailler seul.

Avec le travail, et aussi avec la réputation l'aisance était venue. Admis dans les plus nobles salons, décoré des ordres du roi, membre de l'Académie de peinture et de sculpture, vivant sur le pied d'égalité avec une foule de grands seigneurs, assez riche pour venir au secours de son père et de sa mère retirés dans une petite villa de la Crau qu'il leur avait achetée de ses épargnes, Baléchou s'estimait, et il l'était en effet, l'homme le plus heureux du monde. Son bonheur fut de courte durée.

En juin 1746, il s'engagea par traité, et moyennant une somme de 5.000 livres, payable en quatre termes, à graver entièrement au burin le portrait du roi de Pologne peint par Rigaud. L'imprimeur chargé par l'ambassadeur de Pologne de reconnaître le travail, en tira cinq épreuves qui, attentivement examinées. furent jugées aussi belles, et aussi parfaites que possible. L'enthousiasme que fit naître l'œuvre du maître dans le grand monde parisien, l'empressement que l'on mit à venir voir derrière les vitres de sa maison, rue

Saint-Etienne des Grès, où elle fut exposée, l'estampe qu'on en avait tirée, excitèrent la jalousie d'un grand nombre d'artistes médiocres auxquels le talent de Baléchou portait ombrage. On eut recours à la calomnie, et on fit courir le bruit que le graveur avait, avant de livrer la planche, fait tirer six cents épreuves.

La calomnie produisit son effet : pendant que Baléchou, fort du témoignage de sa conscience, n'opposait aux attaques dont il était l'objet que le silence et le mépris, des témoins vendus déclarèrent que le fait était vrai. Condamné par une commission spéciale, exclu de l'Académie, Baléchou, le cœur en proie à une poignante douleur, quitta Paris et vint à Avignon où on l'accueillit avec sympathie et où il publia coup sur coup, comme pour se venger de ses envieux, la *Tempête*, le *Calme*, les *Baigneuses* et surtout *Sainte Geneviève*, gravée d'après un tableau de Van Loo.

Cependant les humiliations qu'on lui avait infligées avaient mis un terme à sa gaieté et ébranlé son courage. Il n'était plus le même homme qu'autrefois. Taciturne et sombre, il recherchait la solitude et semblait se complaire dans sa douleur. Sa constitution se ressentit de cet état d'esprit. Il tomba malade et mourut le 18 août 1765.

**Bazin** (1816-1878).

Né à Marseille le 4 septembre 1816, François-Emmanuel-Joseph Bazin fit des études musicales sérieuses sous la direction de M. Barsotti, fondateur de l'école communale de musique de cette ville. Admis en 1834 au Conservatoire de Paris, il rem-

porta en 1836 le premier prix d'harmonie et d'accompagnement, et fut nommé professeur adjoint l'année suivante. Plusieurs fois lauréat du Conservatoire et de l'Académie des Beaux-Arts, il obtint en 1840 le grand prix de Rome avec une cantate, *Loyse de Montfort,* laquelle fut plusieurs fois exécutée à l'Opéra.

Une *Messe solennelle* (1842), un *Oratorio*, la *Pentecôte*, telles sont les principales œuvres qui marquèrent son séjour en Italie.

De retour à Paris, Bazin fit jouer à l'Opéra-Comique plusieurs ouvrages qui eurent beaucoup de succès : *le Trompette de M. le Prince* (1846), *Madelon* (1850), *Maître Patelin* (1856) et surtout *le Voyage en Chine* (1865).

Bazin fut élu membre de l'Académie des Beaux-Arts en 1873 et promu officier de la Légion d'honneur en 1876. Il mourut le 2 juillet 1878.

**Turcan** (1846).

Jean Turcan est né à Arles le 14 décembre 1846. Après des études très sommaires, il vint à Marseille où il s'embaucha comme tailleur de pierre ; mais, non content de gagner par ce dur métier le pain de chaque jour, il s'adonna à l'étude et suivit, le soir, les cours de l'École des Beaux-Arts. Ses progrès furent remarqués et lui valurent, au Concours de 1869, une bourse qui lui permit d'aller continuer à Paris des études brillamment commencées à Marseille.

Enrôlé en 1870 dans le 4e bataillon des Bouches-du-Rhône, il fit bravement son devoir et prit part au combat d'Azé.

La guerre terminée, il retourne à Paris, travaille avec ardeur et obtient successivement au Salon une médaille de 2e classe en 1878, une médaille de 1re classe en 1883, une médaille d'honneur en 1888, et, en 1889, le grand prix, avec le merveilleux groupe *l'Aveugle et le Paralytique*.

Une de ses dernières œuvres fut ce magnifique monument qui se dresse, aux allées de Meilhan, à la mémoire des Enfants des Bouches-du-Rhône morts pour la patrie.

Turcan était depuis 1888 chevalier de la Légion d'honneur.

Très malheureux dans ses dernières années, il eut, avant de mourir, la satisfaction d'apprendre qu'une souscription publique, d'une part, avait permis de payer les dettes contractées par lui et, d'autre part, mettait ses deux enfants, âgés l'un de seize ans, et l'autre de quatorze ans, en état de se faire par leur travail, à l'exemple de leur père, une place dans le monde.

---

## VI. — MAGISTRATS ET HOMMES D'ÉTAT

Ce dernier chapitre est consacré à tous ceux qui ont occupé avec éclat de hautes fonctions publiques ou qui, dans les assemblées législatives, ont fait preuve d'intelligence, de probité et d'énergie. La plupart d'entre eux, d'ailleurs, n'ont pas été seulement des magistrats intègres et de dignes représentants de leurs concitoyens; ils ont encore mis au ser-

vice des lettres l'activité infatigable de leur esprit et leur savoir.

**D'Arvieux** (1633-1702).

Né en 1633 au Canet, petit village dans la banlieue de Marseille, Laurent d'Arvieux fit ses études au collège de Marseille où il se signala par un goût et une aptitude rares pour les mathématiques et les langues étrangères.

Il avait à peine dix-huit ans quand un de ses parents, établi à Smyrne, l'emmena avec lui dans ce pays lointain. La navigation, à cette époque, n'avait pas seulement ses lenteurs, elle avait aussi ses dangers, et le récit que d'Arvieux fait de ce voyage montre que les difficultés ne furent pas ménagées au *Postillon* : c'était le nom du vaisseau royal sur lequel il s'était embarqué. Menacé dans le port de Gênes par une frégate dunkerquoise, à laquelle il dut montrer les bouches béantes de ses canons ; surpris et attaqué à Livourne par un bâtiment hollandais, le *Postillon* eut toutes les peines du monde à arriver à Malte, station tranquille où flottait avec gloire le drapeau des chevaliers et où, pour la première fois, d'Arvieux goûta à un mets très peu connu encore, et dont il fait, dans ses mémoires, une élogieuse description, le macaroni.

Arrivé à Smyrne, Laurent ne se contente pas de seconder son parent dans l'administration de sa maison, il parcourt la ville et ses environs, visite les monuments, parmi lesquels il observe de remarquables débris de l'époque romaine, étudie les mœurs et les langues de ces contrées, et, quand il ne voit

plus rien dans cette région qu'il n'ait exploré et observé, il profite de la première occasion favorable qui se présente pour voir d'autres pays, s'embarque sur un navire anglais qui faisait voile vers l'Egypte, se fixe quelque temps dans cette région, remonte en Palestine, visite les lieux saints et reçoit des autorités religieuses de ce pays l'ordre du Saint-Sépulcre.

Revenu en Provence en 1665, d'Arvieux excite l'intérêt de tous ceux qui l'approchent par le merveilleux récit de ses voyages, et il y passe bientôt pour connaître si bien l'Orient que M. le Président d'Oppède, qui faisait fonctions de lieutenant du roi en Provence, le signale comme seul capable d'accompagner à Tunis M. Dumoulin, écuyer de la reine, lequel était chargé de porter la ratification du traité de paix conclu par le duc de Beaufort avec la régence (novembre 1665).

Malgré les difficultés de toute sorte qu'il rencontre au cours des négociations, d'Arvieux finit par s'insinuer dans les bonnes grâces du dey et obtient enfin de lui la signature du traité.

Le succès obtenu par le diplomate marseillais le désignait pour des missions plus importantes. La Porte venait de renvoyer l'ambassadeur français, M. de la Haye-Ventelai, procédé que les Turcs se permettaient alors sans qu'il devînt un motif de guerre, et le nouvel ambassadeur, M. de Nointel, en dépit de toute son habileté, de son dévouement et de son énergie, ne parvenait pas à triompher des astucieuses lenteurs de la diplomatie turque. Louis XIV tente un nouvel effort et donne à M. de Nointel, pour successeur, Laurent d'Arvieux ; mais, malgré plusieurs lettres qui le rappelaient en France, M. de Nointel

diffère son départ, espérant toujours recueillir le bénéfice de négociations engagées depuis longtemps déjà et réduit d'Arvieux à un rôle si effacé que ce dernier se décide à revenir à Paris pour y rendre compte de sa mission.

Le roi lui sut gré de sa bonne volonté et l'appela, quelque temps après, d'abord au consulat d'Alger, poste qui était alors des plus périlleux, puis au consulat d'Alep. D'Arvieux profite de son séjour dans cette ville pour envoyer en France de très beaux manuscrits orientaux dont s'ornent la bibliothèque du roi et celle de Colbert, fait respecter partout dans ces contrées le nom de la France et, voulant terminer sous le ciel natal une vie consacrée à la science et à la patrie, il demande et obtient son rappel.

Le reste de ses jours fut calme et heureux. Il mourut dans le petit village où il était né, au hameau du Canet (1702).

**Siméon** (1749-1842).

Joseph-Jérôme Siméon naquit à Aix le 30 septembre 1749. Fils d'avocat, il se distingua lui-même au barreau de cette ville par une activité calme, mais infatigable, par une rectitude et une sûreté d'esprit peu communes et par un remarquable talent de parole.

Nommé en 1783 par ses concitoyens d'abord administrateur du pays de Provence, puis procureur général syndic du département des Bouches-du-Rhône, il acquiert la réputation d'un magistrat intègre et ne se démet de ses fonctions que lorsque la Convention l'oblige à chercher un asile en Italie.

Invité, après la chute de Robespierre, à repren-

dre son poste de procureur général syndic, il accepte courageusement la mission qu'on lui confie et met son honneur à calmer partout les passions déchaînées par la guerre civile.

Le département des Bouches-du-Rhône se montre reconnaissant de tant de services et envoie Siméon siéger au Conseil des Cinq-Cents. Le parti jacobin le dénonçant comme royaliste et émigré, il n'a pas de peine à se disculper des accusations qui pèsent sur lui et établit victorieusement qu'il n'a entretenu aucune intelligence avec les ennemis de la République, pas plus qu'il n'a pris part à la trahison qui a livré Toulon aux Anglais.

Il présidait le Conseil des *Cinq-Cents*, le 18 fructidor, quand Augereau investit militairement cette Assemblée : il ne descendit du fauteuil présidentiel qu'après avoir déclaré *la Constitution violée, la représentation nationale outragée et l'assemblée dissoute jusqu'à ce que les auteurs de cet attentat fussent punis.* » Inscrit l'un des premiers sur la liste de déportation dressée le même jour, il erre dix-huit mois, changeant d'asile et de nom ; mais quand, au commencement de 1799, le gouvernement a assigné l'île d'Oléron aux contumaces de fructidor, les menaçant, s'ils ne s'y rendaient pas, de les traiter en émigrés et de confisquer leurs biens, Siméon se rend en toute hâte à l'île qui lui est indiquée, se constitue prisonnier et trompe par un travail assidu les chagrins et les douleurs de la relégation.

Bonaparte jette les yeux sur lui après le 18 brumaire, le nomme préfet de la marine, poste qu'il ne croit pas devoir accepter, l'appelle aux fonctions de substitut du procureur général de la Cour de cassa-

tion et lui ouvre ensuite les portes du Tribunat. Au sein de cette assemblée, Siméon ne tarde pas à montrer l'étendue de son savoir et, après avoir rédigé, de concert avec Portalis, le rapport relatif au Concordat (1802), il préside le comité chargé d'élaborer le code civil.

Choisi par Napoléon pour organiser avec MM. Beugnot et Jolivet le royaume de Westphalie; nommé ensuite ministre de la justice et de l'intérieur quand Jérôme prend possession de son royaume, Siméon apporte dans l'exercice de ces hautes fonctions un tel esprit de bienveillance et d'équité que, trente ans plus tard, au moment de sa mort, le souvenir de ses bienfaits est encore vivace dans l'esprit de ses anciens administrés.

En 1813, Siméon rentre dans sa patrie dont il était éloigné depuis six ans, est appelé par Louis XVIII à la préfecture du nord, reçoit dans son département le roi fugitif qui se retire à Gand, se démet des fonctions qu'il tient de la royauté et est envoyé à la Chambre des députés d'abord par les électeurs des Bouches-du-Rhône, ensuite par ceux du Var.

Il apporte dans les assemblées législatives les sentiments de modération et de justice qui sont la marque de son esprit et se distingue en plusieurs circonstances, notamment dans la discussion du projet de loi sur l'amnistie : « Nul, s'écrie le député provençal, lors de cette discussion, nul n'a le droit de plaider contre la miséricorde du roi la cause des échafauds et de revendiquer pour eux les victimes que sa clémence veut leur soustraire. Ce n'est pas de sang que la France a soif, c'est de tranquillité, de pardon, et de sécurité. »

Nommé en 1819 inspecteur des écoles de droit du royaume, Siméon reçoit, le 24 janvier 1820, le portefeuille de la justice avec le titre de sous-secrétaire d'Etat pendant l'absence de M. de Serre; il est appelé en 1821 à la pairie, est élu en 1832 membre de l'Académie des sciences morales et politiques et, en 1837, est nommé premier président de la cour des comptes.

Siméon mourut le 19 janvier 1842, à l'âge de quatre-vingt-douze ans.

**Pastoret** (1756-1840).

Claude-Emmanuel-Joseph de Pastoret naquit à Marseille en 1756. Après avoir fait de brillantes études à Lyon, chez les Oratoriens, et à Aix, à la Faculté de droit, il fut pourvu, en 1781, d'une charge de conseiller à la Cour des aides; quatre ans plus tard, il entrait à l'Académie des Inscriptions à la suite de deux savants mémoires que cette Académie avait couronnés et, en 1788, il était maître des requêtes.

Cédant au mouvement révolutionnaire de 1789, Pastoret présida trois fois les assemblées électorales de Paris et fut, en 1791, élevé par le suffrage de ses concitoyens au poste de procureur général syndic du département. C'est en cette qualité qu'il alla, à la tête d'une députation, demander à l'Assemblée Constituante la transformation de l'église Sainte-Geneviève en Panthéon, et c'est à lui qu'on attribue l'incription célèbre qui se lit encore sur le monument : *Aux grands hommes la patrie reconnaissante.*

Député de Paris à l'Assemblée législative, il s'associe à toutes les mesures prises en vue de l'éman-

cipation de la nation, vote les lois contre les émigrés ainsi que la suppression des félicitations à la couronne au renouvellement de l'année, et il fait décréter l'érection d'une statue de la Liberté sur l'emplacement de la Bastille; mais, quand il voit la puissance royale sérieusement menacée, il veut la défendre et perd dans cette lutte la popularité qu'il a conquise. Bien plus, il se voit bientôt contraint de chercher son salut dans la fuite, se réfugie au fond de la Provence et passe en Savoie où il séjourne jusqu'au 9 thermidor.

Le département du Var l'envoie en 1795 au Conseil des Cinq-Cents. Mais inscrit, au 18 fructidor, sur les listes de déportation, il a encore une fois recours à la fuite, se rend en Suisse et en Italie et ne rentre en France qu'en 1800. De retour en France, il reprend sa place à l'Institut, est appelé en 1804 à la chaire de droit du Collège de France, puis en 1809 à la chaire de philosophie de la Faculté des lettres de Paris: la même année, il entre au Sénat. Il était secrétaire du Sénat quand, à l'instigation de Talleyrand, cette assemblée décréta, le 3 avril 1814, « Napoléon Bonaparte déchu du trône ». Il refusa de prendre part à cette décision et aux manœuvres qui l'avaient préparée.

Louis XVIII ne lui tint pas rigueur de cet acte courageux; il chercha, au contraire, à le gagner à la cause de la royauté légitime. Pair de France en 1814, marquis en 1817, vice-président de la Chambre des pairs et grand officier en 1821, grand'croix de la Légion d'honneur en 1823, ministre d'État et membre du Conseil privé en 1826, il vit sans interruption les honneurs s'accumuler sur sa tête. Le 24 août 1820, il avait été élu membre de l'Académie française en remplacement de Volney.

La Révolution de 1830 le dépouilla de toutes ses fonctions et de la plupart de ses titres honorifiques. Il mourut à Paris le 28 septembre 1840.

On a de lui plusieurs ouvrages qui tous témoignent de l'élévation de son esprit et de l'étendue de ses connaissances. Qu'il suffise de citer les suivants: *Éloge de Voltaire* (1779); *Tributs offerts à l'Académie de Marseille* (1782); *Elégies de Tibulle, traduction nouvelle* (1783); *Discours en vers sur l'union qui doit régner entre la magistrature, la philosophie et les lettres* (1783).

**Portalis** (1778-1858).

Le comte Joseph-Marie de Portalis, qui devait tenir une place si honorable dans la diplomatie et dans la magistrature, est né à Aix, le 19 février 1778. D'une précocité remarquable, il analysait, à dix ans, l'*Esprit des lois* de Montesquieu; mais l'arrêt de proscription qui, au 18 fructidor, avait frappé son père, réfugié d'abord à Lyon, puis à Paris, interrompit et retarda ses études.

Le jeune Joseph accompagna son père sur la terre d'exil, en Hollande, et, désormais à l'abri des troubles et des violences qui lui avaient été jusque-là une cause de perpétuelles inquiétudes, il se livra avec passion aux études sérieuses. Il était à peine âgé de vingt ans quand il obtint, à Stockholm, un prix sur le sujet suivant : *Du devoir qu'a un historien de bien considérer le génie de chaque siècle, en jugeant les hommes qui y ont vécu.* C'est sur la terre d'exil que Portalis connut la comtesse Ina de Holck qui devint son épouse.

Rentré en France avec son père, après le 18 bru-

maire, Joseph Portalis se lança dans la carrière diplomatique et fit apprécier chaque jour davantage son amour du travail, sa perspicacité et son habileté. Attaché à la personne de Joseph Bonaparte lors des congrès de Lunéville et d'Amiens, c'est lui qui fut chargé d'apporter au premier Consul le traité conclu dans cette dernière ville entre la France et l'Angleterre. Puis on le retrouve premier secrétaire d'ambassade à Londres, secrétaire de légation à Berlin et ministre plénipotentiaire à Ratisbonne.

Rappelé en 1805 auprès de son père qui avait perdu la vue, Portalis devient son auxiliaire dans le ministère des cultes, est ensuite secrétaire général de ce ministère, puis maître des requêtes au Conseil d'Etat (juillet 1806) et, peu de temps après la mort de son père, il est nommé conseiller d'Etat, comte de l'Empire et directeur général de l'imprimerie et de la librairie.

Un incident interrompit brusquement cette marche ascendante vers les hautes fonctions publiques. Portalis avait eu par l'abbé d'Astros, son parent, connaissance d'un bref de censure adressé par le pape Pie VII contre la délibération du chapitre métropolitain qui avait conféré au cardinal Maury, nommé par Napoléon, archevêque de Paris, les pouvoirs nécessaires pour administrer le diocèse, et il n'avait pas révélé le fait à l'Empereur. Napoléon en conçut une vive colère et le destitua de toutes ses fonctions.

Portalis se retira en Provence et chercha dans les travaux philosophiques et littéraires une utile diversion à sa douleur. A la fin de 1813, l'Empereur, faisant taire son ressentiment, le nomma, sur la pressante sollicitation de M. Molé, premier président de

la cour impériale d'Angers, poste qu'il ne quitta ni pendant la première Restauration ni pendant les *Cent Jours*.

A l'avènement de la seconde Restauration. Portalis fut nommé conseiller à la Cour de cassation (28 août 1815) et redevint conseiller d'Etat. Envoyé en mission à Rome pour aplanir les difficultés qui s'étaient élevées entre la France et le pape à l'occasion du Concordat de 1817; puis nommé pair de France et président de la Cour de cassation, il déposa, en 1827, son mémorable rapport sur la pétition de M. de Montlosier contre la légalité de l'existence des Jésuites en France. Garde des sceaux, lors de la formation du ministère, Martignac (1828), il attacha son nom à de grandes mesures politiques et législatives : qu'il suffise de citer, d'une part, le projet de loi sur la presse qui abolissait la censure, l'autorisation préalable et les procès de tendance, et, d'autre part, l'ordonnance qui soumettait les écoles secondaires ecclésiastiques au régime de l'Université et exigeait de ceux qui se destinaient à l'enseignement l'affirmation par écrit qu'ils n'appartenaient à aucune corporation religieuse non légalement établie en France. Portalis quitta le portefeuille de la justice en mai 1829 pour celui des affaires étrangères, qu'il conserva jusqu'à l'avènement du ministère Polignac.

Promu premier président de la Cour de cassation, il occupait ce poste d'honneur quand éclata la Révolution de Juillet. Il fit adhésion au nouveau gouvernement et prit une part active aux délibérations de la Chambre des pairs dont il était un des vice-présidents. Il fut élu, en 1832, membre de l'Académie des sciences morales et politiques. La Révolution de 1848

ne porta pas atteinte à la haute situation qu'il occupait dans la magistrature. Sénateur sous l'Empire en 1852, il se reposait de ses fatigues soit dans sa maison de Passy, soit dans sa terre de Pradeaux, auprès de Bausset (Var), quand la mort vint le surprendre (4 août 1858).

**Garnier-Pagès** (1801-1841).

Etienne-Joseph-Louis Garnier-Pagès, né à Marseille



le 27 décembre 1801, était fils d'un pharmacien, M. Garnier, dont la veuve épousa en secondes noces un professeur, M. Pagès.

Reçu avocat en 1825, il ne fit que passer au bar-

reau, suivit le courant politique qui emportait alors la jeunesse libérale et mit au service de son parti dans la lutte qu'il soutint contre le gouvernement despotique et clérical de la Restauration tout ce qu'il y avait en lui d'intelligence, d'éloquence et de courage. Il prit une part active à la Révolution de Juillet 1830, fut élu député de l'Isère en 1831, siégea à l'extrême-gauche de l'Assemblée et devint le chef de l'opposition républicaine.

Il mourut dans la force de l'âge et dans la plénitude de son talent (juin 1841).

Louis-Antoine Garnier-Pagès, frère utérin du précédent, naquit à Marseille en 1803. Courtier de commerce à Paris, il prit part à la Révolution de Juillet et organisa deux barricades dans le quartier de Sainte-Avoye. Les affaires absorbaient toute son activité quand les électeurs de l'arrondissement de Verneuil (Eure) lui conférent l'héritage parlementaire de son frère.

Acclamé, le 24 février 1848, comme maire de Paris et comme membre du gouvernement provisoire, il fut ministre des finances peu de jours après et, pendant son ministère, fit voter cet impôt de 45 centimes qui peut-être évita une catastrophe financière, mais porta à la République un coup funeste.

Garnier-Pagès fit, en 1870, partie du Gouvernement de la Défense nationale ; mais, n'ayant pas été réélu en 1871, il rentra dans la vie privée et termina son œuvre capitale, l'*Histoire de la Révolution de* 1848. Il mourut à Paris le 31 octobre 1878.

**Thiers** (1797-1877).

Louis-Adolphe Thiers est né à Marseille le 18 avril 1797. Son aïeul paternel, avocat au parlement d'Aix, avait été archiviste ou secrétaire de la ville de Marseille ; son aïeul maternel, M. Amic, était un négociant entendu et estimé.



Grâce à Joseph Chénier, avec lequel il avait un lien de parenté, le jeune Adolphe Thiers entra comme boursier de l'Etat au lycée de Marseille. Il y fit d'excellentes études, réussissant à la fois et dans les lettres classiques pour lesquelles il avait une préférence marquée et dans les sciences mathématiques qui devaient lui ouvrir la seule carrière qui répondit alors à ses aspirations et à ses goûts, la carrière militaire.

La chute de l'Empereur modifia ses desseins, car, du jour où les Bourbons avaient repris possession du trône de France, il n'y avait et il ne pouvait plus y avoir aucun avenir pour le fils d'un petit bourgeois, pauvre, sans nom, et qui avait, comme il le disait, sa fortune à faire.

La carrière militaire lui étant fermée, Thiers jette les yeux vers le barreau, suit les cours de droit à la Faculté d'Aix et se fait inscrire dans cette ville comme avocat. Et, tandis qu'il fait son noviciat au barreau, il étend et multiplie ses études, passant de l'interprétation des lois à la littérature des derniers siècles, des mathématiques à la philosophie de Descartes et il suit en même temps avec passion les événements politiques qui se déroulent à Paris et dont on ressent à Aix le contre-coup.

C'est à ce moment que se forme entre Thiers et Mignet cette amitié fidèle et durable, qui ne souffrit jamais aucune atteinte, « qui défia les années, les épreuves, les changements de fortune dans un siècle où la politique et les révolutions ont dénoué tant de liens (1). »

Les deux jeunes gens mettaient en commun leurs études, leurs pensées, leurs espérances et, pendant que Mignet se signalait, coup sur coup, à l'Académie de Nîmes par un éloge de Charles VII et à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres par un remarquable essai sur les Institutions de saint Louis, Thiers se faisait couronner aux Jeux floraux de Toulouse par un discours « sur les caractères de la littérature romantique » et à l'Académie d'Aix, par un éloge de Vauvenargues.

1. M. de Mazade.

Mignet s'était acheminé le premier vers Paris au mois de juillet 1821. Thiers l'y rejoignit au mois de septembre de la même année. Comme son ami, il était arrivé à Paris pauvre, inconnu, sans relations, mais avec l'ardeur du travail, la confiance de la jeunesse et la ferme résolution de réussir. Il réussit, en effet, au delà même de ses espérances, et, tandis que son ami se rendait célèbre par de brillants articles au *Courrier français* et de savantes conférences à l'Athénée, il se distinguait au *Constitutionnel* par un remarquable talent de polémiste et commandait l'attention par une œuvre considérable dont le premier volume parut en 1823, l'*Histoire de la Révolution*.

Encouragé par le succès, Thiers se proposait d'écrire une histoire générale, et, pour réaliser son dessein, tel qu'il l'avait conçu, il se préparait à accompagner le capitaine Laplace dans un voyage de circumnavigation quand l'arrivée au pouvoir de M. de Polignac (8 août 1829) vint tout à coup changer ses projets et le retenir à Paris. La contre-révolution s'affirmait avec la dernière violence. Thiers se décide à la combattre et, pensant qu'il ne peut, pour cette lutte vigoureuse, compter sur le *Constitutionnel*, il fonde, avec le concours de Mignet et d'Armand Carrel, le *National*, et engage aussitôt une campagne qui, commencée dès les premiers jours de 1830, se termine, six mois après, au bruit d'une révolution.

Dès l'avènement du premier cabinet du nouveau régime, Thiers est appelé auprès du plus habile des chefs, le baron Louis, et associé, comme conseiller d'Etat, à l'administration des finances. Avec M. Laffite il reçoit, le 2 novembre, le titre de sous-secrétaire d'Etat. Ministre de l'Intérieur après la mort de

Casimir-Périer, puis ministre du Commerce, de nouveau ministre de l'Intérieur en 1834, puis ministre des Affaires étrangères en 1840 et remplacé, six mois après, par son rival Guizot, il passe dans le camp de l'opposition et y reste jusqu'en 1848.

Ayant échoué dans les élections législatives qui ont lieu après la Révolution de 1848, il profite des loisirs qu'on vient de lui procurer pour travailler à son grand ouvrage, l'*Histoire du Consulat et de l'Empire.* Rappelé au Parlement, il vote pour la présidence du prince Napoléon, est enfermé à Mazas lors du coup d'Etat de décembre 1851 et conduit à la frontière.

Après une retraite de onze années il est, en 1863, élu député de Paris et il engage, dès lors, avec l'Empire une lutte d'autant plus redoutable qu'elle est plus modérée et plus courtoise.

En 1870, il combat de toutes ses forces le projet de guerre contre la Prusse, est, aux élections générales de février 1871, élu dans vingt-six départements et nommé chef du pouvoir exécutif le 17 du même mois; il négocie, en cette qualité, avec le prince de Bismarck les conditions de paix, combat le gouvernement de la Commune et s'impose la double tâche de libérer au plus tôt le territoire et de fonder la République ; puis, ne se sentant plus soutenu par l'Assemblée, il donne sa démission (24 mai 1873) et est remplacé par le maréchal de Mac-Mahon.

Thiers mourut à Saint-Germain-en-Laye le 3 septembre 1877.


Imp. Noizette et Cie, 8 rue Campagne-Première, Paris.

